

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, N^O 555—SAMEDI 22 DECEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR JOHN THOMPSON

PREMIER MINISTRE DU CANADA, DÉCÉDÉ A LONDRES LE 12 COURANT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 DECEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu — Biographie : Sir John Thompson, par P. Colonnier — Les échecs, par Benjamin Suze — Le Père Noël — Le retour de la messe de minuit, par Kaan Bredaone — La petite mentiane : Conte de Noël (avec gravures), par Pierre Pédard — Nouvelle : Le réveil par Gustave Cane — Poésie : Dans le ciel (conte de Noël), par Aibert Troude — Légendes arabes : La queue des hirondelles, par L. Songy — Histoires vraies : Désert, par A. Chapin — Poésie : L'étoile des bergers, par Francis Coppée — Noël par X — Carnet du "Monde Illustré" — Noël et le jour de l'An — Jeux et récréations : Problèmes de dominos — Liste des primes réclamées — Histoires et autres — Feuilletun : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURES — Portrait de sir John Thompson, premier ministre du Canada, décédé — Noël en Canada : Le retour de la messe de minuit à la campagne et à la ville — Noël : Gloria in excelsis Deo — Noël en différents pays — Portrait de M. Ferdinand de Lesseps, décédé.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le grand Français est mort !

Celui que toutes les nations nommaient ainsi, même celles qui avaient jalonné le plus son génie, celui qui a refait en grand l'œuvre des Pharaons, la communication par eau de la mer Méditerranée à la mer Rouge, celui qui en 1869 ouvrit l'isthme de Suez, aux applaudissements

du monde entier, Ferdinand de Lesseps vient de disparaître.

C'est une singulière histoire que celle du beau vieillard qui, ne cinq ans après la fin du dix-huitième siècle, nous quitte cinq ans avant la naissance du siècle prochain, le vingtième.

** Fils et petit fils de diplomates français, Ferdinand de Lesseps, suivit la carrière de son père et de son grand père et quand il y entra, à l'âge de vingt ans, en qualité d'attaché au consulat général de Lisbonne, il ne se doutait guère qu'on l'appellerait un jour "le grand ingénieur".

Ingénieur, il ne l'était guère ; il l'était même si peu que plus tard, bien plus tard, il y a une vingtaine d'années quand les ingénieurs de tous les pays lui offrirent un banquet monstre, comme étant l'homme le plus remarquable du siècle au

point de vue du génie civil, lui, l'hôte du jour, était le seul qui ne fût pas ingénieur !

Comment ce diplomate est-il devenu percuteur d'isthme ?

Tout simplement parce qu'il fut presque mis politiquement à la porte de la diplomatie.

Les sottises des gouvernants servent parfois à quelque chose.

** Après s'être brillamment signalé par son intelligence et son énergie dans les différents postes qu'il avait occupés, notamment en Portugal et en Egypte, il se trouvait à Rome en 1849, quand il eut quelques démêlés avec le ministre français au sujet de l'occupation de la ville éternelle par les troupes françaises, et fut rappelé.

C'était une disgrâce complète, puisqu'il fut placé sur le cadre des agents diplomatiques, comme ministre plénipotentiaire en disponibilité, sans traitement.

Revenu dans la vie privée, il se souvint de l'Egypte, où il s'était créé de solides amitiés, entre autres celle du vice-roi Mohammed Siï Pacha et c'est là qu'il se retira, non pour se reposer, mais commencer une nouvelle carrière.

Il n'avait pas encore cinquante ans et pour un homme de sa trempe, un demi siècle représentait à peine un quart de la vie d'un homme ordinaire.

** C'est là, dans cette Egypte qu'il aimait tant qu'il rêva le percement de l'isthme de Suez, projet tellement gigantesque que les Pharaons, comme je le disais tout à l'heure, n'avaient pas osé l'entreprendre, et avaient tourné la difficulté en creusant un canal allant de la mer Rouge au Nil.

Ce moyen n'allait pas à de Lesseps.

Si l'on voulait raccourcir la route des Indes, il fallait aller tout droit de la Méditerranée à la mer Rouge, et la chose bien décidée dans son puissant cerveau, il se mit à l'œuvre.

Dès 1855, dit un auteur, commencèrent les études préparatoires, mais dès qu'il voulut commencer à réaliser son projet, il se vit en butte à des difficultés et à des obstacles de tout genre. Le gouvernement turc, à l'excitation du gouvernement anglais, refusa longtemps d'accorder l'autorisation nécessaire pour avoir le canal ; des ingénieurs autorisés, des hommes d'État, condamnèrent hautement l'entreprise comme étant purement chimérique et irréalisable.

En pays, il fallait des capitaux.

Dire les luttes qu'il entreprit, les déboires qu'il eut à subir, les ennuis de toutes sortes qu'on lui suscita, serait faire l'histoire de sa vie pendant plus de dix ans, mais l'homme était tellement tenace que tout se brisa devant lui et qu'il mena son œuvre à bien.

Le canal se fit et c'est le 20 novembre 1869 qu'il fut inauguré.

Cette date est inoubliable, c'est celle du plus grand succès du plus grand travail des temps modernes, et c'est l'œuvre d'un Français !

Plus tard, vous savez que l'Angleterre elle-même, l'orgueilleuse Angleterre fut forcée de s'incliner devant le génie du "grand Français" et de reconnaître que la chimère était devenue une réalité. Elle le fit noblement du reste, car l'Angleterre a le respect de la force, et de Lesseps était un des très rares étrangers qui avaient obtenu le droit de cité à Londres.

Cependant, malgré ce succès sans exemple dans l'histoire du génie civil, de Lesseps ne voulait pas s'endormir du dernier sommeil sans faire quelque chose de plus grand encore, il voulait percer l'isthme de Panama.

Mais, alors, les agitateurs s'en mêlèrent, ils convinrent, entourèrent le noble vieillard, spéculèrent et s'enrichirent en escomptant le nom de cet homme de bien.

L'histoire de Panama est connue.

Le travail et les fatigues avaient eu raison de cette nature indomptable et qui semblait défier les années, et tout fait croire qu'il n'a pas eu une connaissance exacte des procès qui seraient pu emprisonner ses derniers jours.

E pérons qu'il s'est endormi dans son beau rêve et que, dans les dernières lueurs de son imagina-

tion si féconde, il a vu le premier navire aller de l'Atlantique au Pacifique par la voie qu'il avait tracée.

En de Lesseps disparaît une des quatre plus grandes gloires du siècle.

Napoléon, le plus grand capitaine ; Victor Hugo, le plus grand poète ; de Lesseps, sont morts.

Il reste le plus grand chimiste : Pasteur.

** La chronique du mal vient de s'enrichir tristement d'un crime de plus, un crime passionnel dont Sherbrooke a été le théâtre.

Une fille a tué son... amoureux à coups de revolver.

Cause : mauvaise conduite, comme toujours, ou à peu près toujours.

** L'autre jour, je feuilletais un journal illustré anglais, et je remarquai une gravure représentant la ligne du chemin de fer de Moscou à Saint-Petersbourg gardée par les troupes, pour le passage du train portant les restes mortels du czar Alexandre III.

Les soldats sont échelonnés de cinquante en cinquante pas, fasil en main, enveloppés dans leur grand manteau, grelottant sous la bise, mais l'œil au guet, sondant les alentours.

Que craignent-ils ? Qui donc voudrait insulter ce cadavre, cet empereur mort qui, maintenant, vaut moins que le plus pauvre paysan vivant.

On craint que les nihilistes ne fassent dérailler le train.

Mais pourquoi !

Parce que le czar, l'empereur, si mort qu'il soit, représente encore pour eux l'absolutisme révoltant, l'autocratie terrible qui fait tout plier sans écouter ni plaintes, ni raisons.

Cette gravure en dit plus que beaucoup d'articles, c'est la condamnation d'un régime contre nature, qui répugne à toutes les idées saines.

** Un prisonnier était amené, le mois dernier, devant un tribunal de Paris pour accusation de tentative de suicide.

Quel est votre nom ? demande le président.

Louis de Bourbon.

Et le prisonnier, qui tient un débit de vin, déclara qu'il était le petit fils du comte de Naudorf qui, sous Louis Philippe, déclara être Louis XVII, le jeune dauphin emprisonné au Temple.

Ce marchand de vin dit qu'il avait été officier dans l'armée hollandaise, qu'il n'avait aucune ambition politique et que, s'il avait voulu se tuer, c'était simplement parce que ses affaires allaient mal.

L'enseigne de ce prince sans royaume est : "Maison Banche."

Un Bourbon dans la limonade !!!

** Labiche, dont on vient de représenter *Le Voyage en Chine* avec tant de succès, à Québec, détestait la musique, bien qu'il ait demandé à Bujin d'écrire cette jolie partition tant admirée de son charmant opéra comique.

Un soir, quelques années avant sa mort, une dame lui demanda :

— Eh bien, M. Labiche, détestez-vous toujours de plus en plus la musique ?

— Oh ! non, madame, je me convertis, je deviens sourd.

** Le journalisme est vraiment une puissance et souvent une puissance bienfaisante.

Voilà le succès de l'œuvre des étrennes entreprise par la *Presse*, succès de bon aloi qui va faire éclore des sourires sur des milliers de jeunes visages frais et roses.

C'est une excellente idée qu'a eue notre grand confrère.

Comme l'a dit un écrivain, l'enfant pauvre qui ne reçoit pas d'étrennes souffre cruellement, il sent, à l'aurore de sa vie, qu'il n'est pas comme les autres enfants, que son destin n'est pas le même,

et bien qu'il ne puisse comprendre pourquoi le sort injuste l'a mis dans une position inférieure, sans qu'il l'ait mérité, il éprouve une peine amère.

Cette année, les petits Montréalais pauvres auront leurs étrennes, grâce aux bons citoyens qui ont répondu à l'appel de la *Presse*.

Benjamin Sulte



SIR JOHN THOMPSON



SIR John Thompson naquit à Halifax, le 10 novembre 1844. Son père, M. John Sparrow Thompson, né lui-même en Irlande, à Waterford, s'était établi dans la Nouvelle-Ecosse où il fut pendant quelque temps imprimeur de la reine, puis, directeur du département provincial des mandats postaux. Le jeune Thompson fit ses premières études à la "Free Church Academy" où son esprit reçut cette première culture qui devait plus tard produire de si beaux fruits.

En 1852, admis à l'étude du droit, il entra, comme étudiant, au bureau de M. Henry Pryor, et mit à profit son habileté de sténographe pour aider à la conservation des débats de la Chambre d'Assemblée de la Nouvelle-Ecosse. M. Bourinot, qui était alors greffier de la Chambre des Communes et rapporteur officiel, se plut, dans sa préface aux comptes-rendus des débats officiels de 1866, à constater l'aide puissante qu'il avait reçue de M. John Thompson, dans la rédaction de ce travail; celui-ci, un an plus tard, succédait à M. Bourinot comme rapporteur officiel. Cette position nouvelle lui donna l'occasion d'étudier à fond la procédure parlementaire, la politique et les politiciens de l'époque, ce qui lui fut plus tard d'une grande utilité quand il devint lui-même député à la Chambre d'Assemblée. C'est au mois de juillet 1865, à l'âge de vingt et un ans, qu'il fut reçu avocat. En 1870, il épousait Mlle Annie Affleck, d'Halifax, et l'année suivante, il se convertit au catholicisme.

Il avança rapidement dans sa profession, et devint bientôt l'avocat le plus en renom d'Halifax. Successivement échevin, président des commissaires d'école d'Halifax, il fut en 1877, élu député d'Antigonish, au parlement de la Nouvelle-Ecosse. Il fut réélu l'année suivante, et obtint le porte-feuille de procureur général, sous le ministère connu sous le nom de Holmes Thompson.

Sous son administration de grands travaux de chemins de fer furent menés à bonne fin, et malgré la dette de \$300 000 dont était chargé le gouvernement quand M. Thompson arriva au pouvoir, celui-ci en quittant la place éminente qu'il occupait, avait diminué considérablement cette dette, et laissait les dépenses régalières de la province en balance avec ses recettes.

En 1882, malgré la chute du gouvernement, M. Thompson était encore réélu député d'Antigonish, et le parti libéral arrivant au pouvoir, M. Thompson fut nommé juge de la cour Suprême de la Nouvelle-Ecosse. Vers la fin de 1885, sir John A. Macdonald l'appela à Ottawa et le faisait ministre de la justice et procureur-général de la puissance du Canada.

En 1887, M. Thompson se rendit avec sir Charles Tupper à Washington, en qualité d'aviséur légal des plénipotentiaires britanniques, durant les négociations qui eurent lieu à propos des pêcheries. C'est en reconnaissance des services qu'il

rendit à la Couronne en cette circonstance, qu'il reçut le titre de chevalier.

Sa Majesté lui envoya, au mois d'août 1889, la croix de l'ordre Saint-Michel et de Saint-George. Il avait déjà été nommé conseil de la Reine en 1879 et admis au barreau d'Ottawa en 1890.

Tout éloigné qu'il était par sa position de son pays natal, ses amis de la Nouvelle-Ecosse ne l'oublèrent point, et aux dernières élections générales, le 5 mars 1891, il fut encore une fois élu député d'Antigonish, à la Chambre des Communes.

Il s'était embarqué pour l'Angleterre le 31 octobre dernier, et était de retour à Londres depuis le 29 novembre, quand la mort vint subitement briser cette belle carrière au moment où l'on s'y attendait le moins. Orateur froid, mais extrêmement serré et concis, sir John Thompson s'élevait parfois à de remarquables effets d'éloquence.

Le Canada perd en lui l'un des hommes d'Etat les plus remarquables qu'il ait produits, et surtout un de ceux dont la seule grande ambition n'était que de servir la patrie et de mourir, s'il le fallait, sur la brèche, comme il en a donné lui-même le glorieux exemple.

P. COLONNIER.

LES ECHECS

II



En dépit des assertions d'une foule d'auteurs, il ne paraît pas que la Perse ait connue les échecs avant le Ve siècle de notre ère. Nous ne savons pas si, de son côté, la Chine s'est initiée tôt ou tard à cet exercice des plus nobles facultés humaines. En tout cas, elle déclare avoir emprunté ce jeu de l'Inde, et c'est également l'Inde qui l'a fourni à la Perse.

Par quelle voie nous est-il parvenu ?

Je vous dirais bien que c'est par le commerce, car cela est vrai, mais il y a eu autre chose, dont il faut tenir compte.

Les Grecs trafiquaient avec la Perse; leurs fameuses échelles ou stations du Levant amenaient les produits de l'empire des schahs à Brindisi, Naples, Gênes, Marseille, Barcelone, Malaga et Cadix. Leurs échiquiers ont dû faire des conquêtes dans ces diverses contrées, sans toutefois devenir populaires, vu la nature du jeu, qui est trop élevé pour se répandre dans les basses classes. Il paraît certain que, durant les VIIe et VIIIe siècles, ces marchands occupaient leurs loisirs à la noble pratique du mat et, comme ils voyageaient pour écouler des articles de négoce de l'Orient à l'Occident, il n'est point possible que les soixante et quatre cases n'aient groupé autour d'elles bon nombre d'Italiens, de Français et d'Espagnols, trafiquant dans les ports de mer.

La guerre devait, mieux que le commerce, propager de par le monde ce jeu de la guerre. Au VIIe siècle, les Arabes s'emparent de la Perse... et du jeu des échecs. Comme ce peuple était très cultivé, intellectuellement, il raffola bientôt des savantes combinaisons du chameau, des pions, de l'éléphant, des cavaliers, etc., pour attaquer et défendre le roi. Cent ans plus tard, ayant conquis l'Espagne, envahi la France, battu plusieurs nations, capturé des prisonniers de marque dont il tira de fortes rançons, il se trouva que ces derniers employaient les heures ennuyeuses de la captivité à apprendre de leurs vainqueurs les marches et contre-marches des trente-deux pièces d'ivoire auxquelles les brâmes avaient autrefois donné le souffle de vie, pour ainsi parler.

Les chevaliers chrétiens, les comtes et les ducs, d'un accord ananime, rendirent hommage à la merveilleuse invention et la mirent en faveur dans les hautes sphères de la société. Toute l'Europe, c'est-à-dire les cours, les châteaux, les monastères, les cercles des hommes de science, les marchands s'emparèrent du jeu. Le Moyen-Age le conserva

avec ses allures asiatiques, mais la Renaissance lui fit subir des changements qui le séparèrent du type primitif. Alors chaque nation, à tour de rôle, se composa de ce que l'on nomme des écoles: école française, espagnole, italienne, allemande, anglaise—ce travail remplit deux siècles ronds.

Vers 1800 quelques renommées existaient en Europe, mais plutôt locales que continentales. Dans notre siècle, les échecs ont pris un élan inouï, comparé aux lents progrès d'autrefois. Cela s'explique par la facilité des communications entre villes et campagnes, entre pays divers, même les antipodes. Des concours se sont établis, des tournois ont eu lieu, la presse ordinaire ne suffisant plus à célébrer les proesses de ces milliers de combattants, on inventa une presse spéciale dont l'unique devoir est de nous tenir au courant de ce qui se passe au royaume si vaste et si mystérieux du Pas et du coup du Berger. Aussi, que de noms brillants depuis quinze lustres à peine—autant que depuis Sissa le brâme jusqu'à Philidor le vaudevilliste qui mourut avec le XVIIIe siècle, après un règne de cinquante ans tout à fait glorieux. Il y aurait un volume à écrire sur les grandes luttes de La Bourdonnais, Deschappelles, Morphy et trente autres dont la chronique a enregistré les Austerlitz et les Waterloo. Un seul n'a point poursuivi sa carrière et est descendu de son char de victoire au lendemain de ses triomphes, c'est l'Américain Morphy. Tous les autres ont passé à l'état de vétérans ou sont morts jeunes.

La littérature des échecs comprend des traités sur les principes, des règles pour conduire les pièces, des problèmes célèbres, d'autres qui sont simplement proposés, des biographies de héros de l'échiquier, des dissertations à n'en plus finir sur l'origine du jeu, sa propagation de contrées en contrées, ses développements, son utilité, ses mérites, ses vertus, sa gloire! une bibliothèque! La plupart de nos amateurs se contentent de pousser les pions sans se préoccuper de l'enseignement d'écrivains aussi profanes. Ils peuvent dire, avec le personnage de Boileau.

Pour moi, je lis l'histoire autant que le Coran.

La dernière production de ce genre que j'ai consultée est riche en textes sanscrit, chinois, persans et arabes—traduits et commentés en anglais, heureusement. On s'y dispute avec ardeur contre les théories de celui-ci, celui-là, cet autre—tous les anciens en un mot. Il y a tant de lumières qu'on en est ébloui. Ceux qui sont doués de beaucoup de courage se forment là-dessus une opinion. L'Inde n'a pas dévoilé le mystère de ce jeu princier, alors craignons de nous perdre dans les profondeurs où se cache l'incarnation de Vishnou, et restons en échec devant le matisme du dieu.

Benjamin Sulte

LE PÈRE NOËL

Le Père Noël! quelle poétique et charmante légende que la sienne! Et quelle plus douce joie, pour des parents, que d'entretenir chez leurs tout jeunes enfants la croyance à cette aimable fiction!

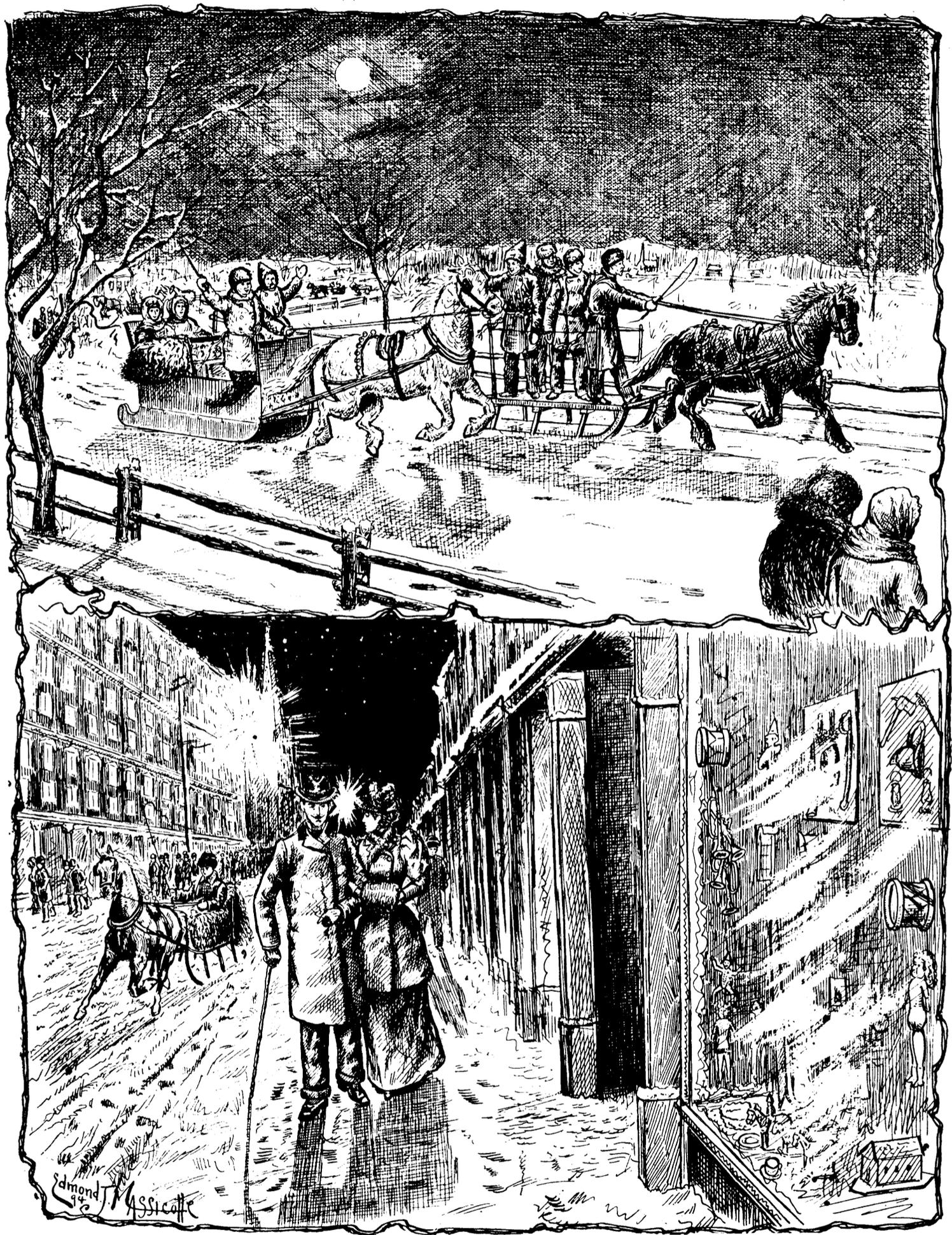
—Maman, disait un joli bébé de quatre ans, dont la petite tête travaillait déjà, comment qu'il fait le Père Noël pour passer les gros joujoux par le trou de la cheminée?

—Ah! répondit sa mère, le Père Noël ne peut pas donner de gros joujoux par la cheminée. C'est si étroit! Aussi, vois-tu, il ne faut pas se montrer trop exigeant!

—Moi qui aurais tant voulu avoir mon beau cheval mécanique!

—Peut-être faudra-t-il y renoncer.

—Eh bien, non, écoute, m'man, reprit bébé après réflexion, je vais toujours lui demander; et puis, si la cheminée est trop petite, il le fera passer par la fenêtre!



NOËL EN CANADA.—LE RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT : A LA CAMPAGNE ET A LA VILLE.—(Dessin et composition de Ed.-J. Massicotte)

Notre artiste a voulu montrer le contraste qui existe entre le retour de la messe de minuit, à la campagne et à la ville. Il a complètement réussi. Ici, les habitants reviennent au grand trot de leurs cales, tirant des courses, oubliant, pour un instant, leur Dieu et leurs amours pour ne songer qu'au plaisir du retour sous un brillant clair de lune, et à la saveur du réveillon qui les attend. A la ville, quoique ce soit plus prosaïque, ça ne manque pas, cependant, d'un certain charme. Les distances entre l'église et les résidences des paroissiens sont plus courtes, aussi les fidèles reviennent ils pédestrement. La lune et l'électricité entrent en concurrence pour verser des flots de lumière sur des noctambules. Les amoureux s'accouplent et paraissent tout joyeux de pouvoir enfreindre la règle ordinaire qui leur défend la promenade le soir. Les rues, d'habitude silencieuses à ces heures, sont remplies d'un bruit gai. Partout c'est Noël, partout les cœurs sont à la joie.

KALAN BREDAINÉ.



A bise piquait ! La lune, dans son plein, répandait abondamment sa douce clarté sur la grande ville, et les innombrables étoiles, suspendues à la voûte céleste, brillaient d'un vif éclat. Le firmament bleu noir contrastait étrangement avec la terre recouverte

de son manteau blanc, et avec les toits des maisons qui disparaissaient sous leur nouvelle perruque blanche. Sous l'effet magique des lumières électriques, les flocons d'une neige condensée brillaient comme autant de paillettes d'argent. Aux bords des pignons et aux branches décharnées des arbres pendaient de longs cristaux de glace, semblables à des stalactites.

Santa Claus devait, à cette heure avancée de la nuit, parcourir les toits et jeter aux enfants éages, par l'ouverture béante de la cheminée, ses arches de Noël, ses pantins, ses sabres, ses trompettes, ses tambours, ses flûtes, enfin, que sais je !

Bientôt, dans l'atmosphère si calme qui enveloppait la métropole, il se fit entendre quelques tintements épars, jetés au hasard, mais ces sons, clairs et distincts, finirent peu à peu par s'amalgamer dans un concert merveilleux, et répandirent dans les airs des flots d'harmonie. A toutes les églises catholiques de la ville, les cloches qui sont les voix de la Religion parlant à ses enfants, sonnaient à toute volée, jetant leurs notes joyeuses à travers l'espace et annonçant, dans leur langage mystique, qu'un Dieu venait de naître !

La cité s'éveillait ! Les rues, couvertes d'une neige étincelante, diamantée par les reflets de la lune, étaient sillonnées de nombreux équipages, de voitures légères aux grelots sonores, qui glissaient rapides sur la route blanche.

Les dames, emmitouflées dans leurs chaudes pelisses, les hommes, la figure à demi cachée par leurs fourrures, les gens du peuple, vêtus plus modestement, tous se pressaient d'entrer dans la vaste enceinte de l'église Notre Dame.

— La charité, s'il vous plaît !

Ces mots suppliants venaient d'une petite fille, assise au haut du grand perron, et tendant aux passants sa main amaigrie où les sous tardaient à tomber.

Son costume, le mouchoir rouge recouvrant sa tête qu'encadrait une abondante chevelure noire, le petit châle cachant à peine ses épaules, ses grands yeux pensifs où brillait une lueur étrange, le doux accent de son langage, tout annonçait une enfant de l'Italie, du pays des roses vermeilles. A regarder ces joues creuses, ces lèvres pâles, où le sourire n'avait peut-être jamais erré, ces haillons qui ne pouvaient suffire à la protéger contre les rigueurs de l'hiver ; en écoutant cette voix remplie d'une tendresse profonde donnant les chants mélancoliques de son pays, l'on sentait une misère bien grande.

Un air chaud, venant de l'intérieur de l'église, arrivait jusqu'à elle sous forme d'une vapeur blanche et réchauffait un tant soit peu ses membres déjà engourdis par le froid, et les sons de l'orgue, tantôt suaves, tantôt puissants, sortant avec ces bouffées de chaleur, parvenaient à son oreille attentive et la jetaient dans un ravissement profond.

Toute la ville était dans la rue ! Il y avait dans l'air, malgré la tristesse générale de la nature, quelque chose d'indéfinissable qui pénétrait jusqu'à l'âme et lui faisait éprouver une esquisse de jouissance, une douce béatitude, qu'augmentait l'extatique mélodie des cloches, se répandant dans l'atmosphère comme un parfum subtil.

La messe de minuit commençait, et la pauvre enfant, grelottant de froid et de fièvre, et voulant voir ce petit Jésus dont on célébrait la venue avec tant de pompe, entra dans l'église et se blottit en arrière, dans un coin.

L'encens brûlait et répandait dans le temple, rempli de lumières éblouissantes, des émanations suaves ; à l'autel, où brillaient mille feux, le prêtre, revêtu d'une chasuble aux ornements d'or, pria dans une attitude pleine de ferveur ; à l'orgue, une voix vibrante, harmonieuse, s'élevait, montait comme une prière ardente vers la voûte étoilée du temple, chantant ce cantique sublime :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous
Pour effacer la tache originelle,
Et de son Père arrêter le courroux.

La pauvre, émerveillée, regardait de tous ses yeux ces lumières, ces décors, toute cette foule qui formaient un spectacle nouveau pour elle, et des



larmes de bonheur coulaient le long de ses joues qu'empourprait une fièvre ardente. En écoutant ces voix mélodieuses qui célébraient la naissance d'un Dieu, un chant d'extase s'éleva de son cœur, et elle trouva un charme infini à s'entendre prier !

Soudain, elle se voit transportée dans une salle immense, éblouissante de richesses et de lumières, où s'élève un arbre gigantesque, placé au milieu et raiisselant de jouets merveilleux. Des petits garçons, des petites filles, aux vêtements lamineux, remplissent cette vaste enceinte et, parmi eux, elle aperçoit un enfant plus beau, plus resplendissant que les autres ; ses yeux sont la douceur même, sa petite bouche respire la tendresse, toute sa personne exhale un doux parfum d'amour, de joie et de béatitude ; une auréole, plus brillante que l'or, entoure ses jolies cheveux blonds aux boucles soyeuses : ce devait être le petit Jésus, rassemblant en son paradis les enfants abandonnés, morts de faim ou de froid, pour son arbre de Noël.

L'Enfant Divin, en apercevant la petite mendicante, se dirige vers elle, souriant, lui disant de sa voix douce comme le zéphyr :

— Viens avec nous, le bonheur habite ici !

Et aussitôt, elle voit tous ces charmants petits enfants l'entourant, la questionnant, lui prodiguant leurs plus tendres caresses...

Mais voilà qu'un bruit étrange parvient à ses oreilles ; elle regarde partout, et aperçoit à l'autel

le prêtre faisant un mystérieux signe de croix, qu'imitent les nombreux fidèles, pieusement agenouillés.

La messe de minuit était finie ! tous les chrétiens, présents à cette pompe brillante, commencèrent à se disperser, l'âme inondée d'une paix profonde.

L'enfant s'était endormie, sous l'émotion saisissante, causée par la vue de ces merveilles ; elle se sentait encore sous l'effet enchanteur de son rêve, et un feu nouveau, ardent, la brûlait. Quand l'église fut à peu près vide, elle vola, pour ainsi dire, à la crèche qu'entouraient des centaines de lumières, cachées sous des verres bleus, rouges et jaunes, et, dans le bel enfant couché sur le petit lit couvert de paille, elle reconnut le petit Jésus de son rêve. Elle se prosterna, et, tendant ses mains jointes vers le Dieu naissant, elle fit cette courte prière :

" Bon petit Jésus, viens me chercher ! Je suis seule, et j'voudrais voir ton ciel si beau, ton paradis si brillant ! Petit Jésus, emmène-moi ! "

L'enfant, sentant en elle un malaise étrange, une faiblesse dans tous ses membres, et, ne voyant plus personne dans l'église, sortit.

Au dehors, la lune avait disparu sous d'épais nuages ; le vent du nord, entre les branches des arbres, gémissait légèrement et emportait dans un grand tourbillon les flocons de neige qui tombaient drus. Les passants se hâtaient de regagner leur demeure où les attendaient un joyeux réveillon ; des cheminées de presque toutes les maisons de la grande ville s'élevaient de légères fumées blanches que le souffle des enfants d'Éole dispersait aussitôt ; les fenêtres, festonnées de givre, s'illuminaient partout, montrant que la joie régnait dans les demeures, tandis qu'au dehors dominait la plus navrante tristesse.

Seule, dans ce bonheur général, la pauvre enfant souffrait et pleurait ! Fatiguée, transie, les pieds endoloris par le froid, et tout son corps secoué par un frisson mortel, elle se réfugia, non loin de l'église, sous une porte cochère, et là, attendit la fin de la tempête.

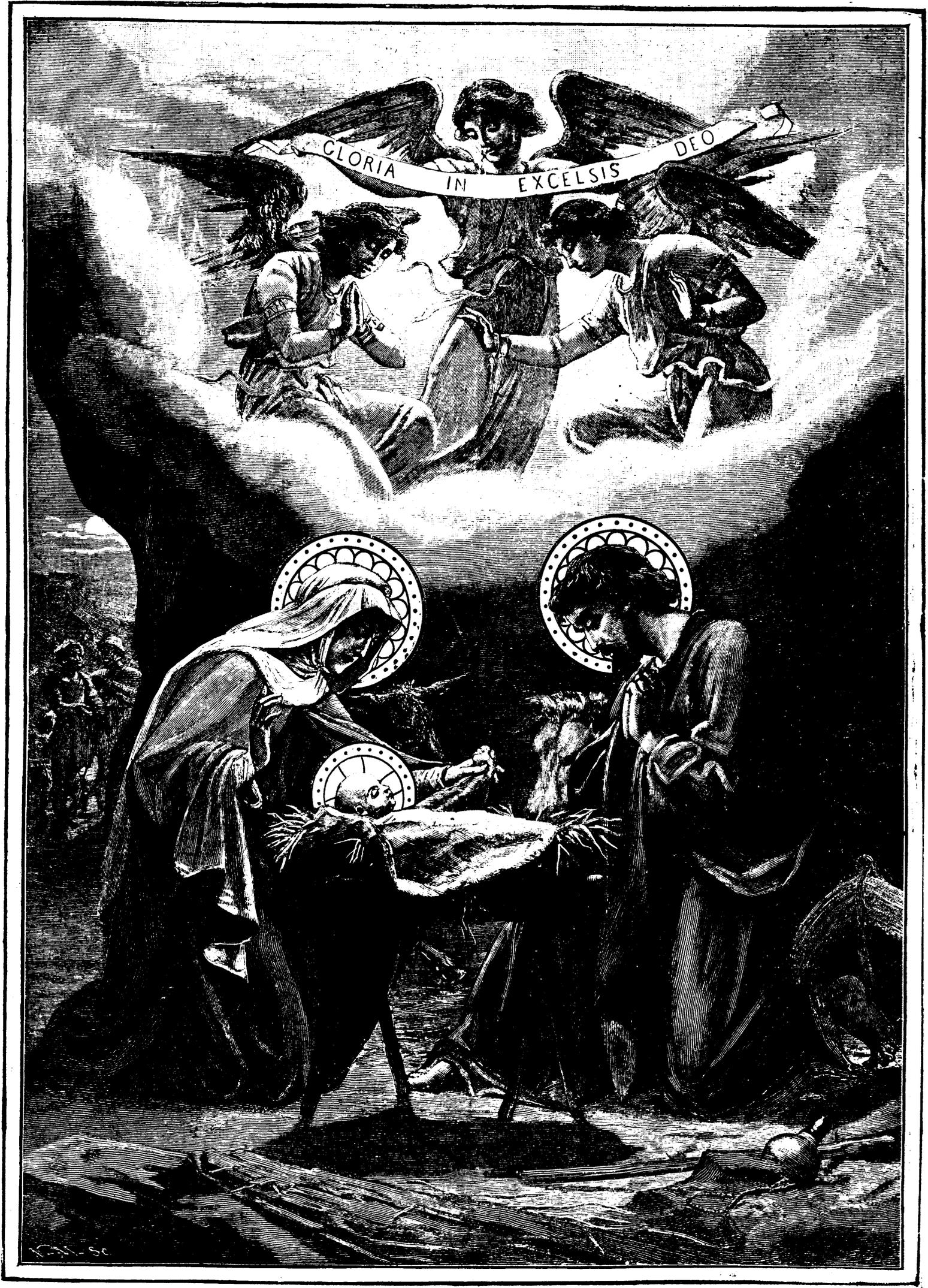
Le lendemain, des passants, allant aux messes basses ou se rendant à leurs travaux journaliers, trouvèrent sous une porte cochère une enfant d'une dizaine d'années, vêtue à l'italienne, morte de froid, les mains jointes. Les journaux annoncèrent cet événement tragique, et plus d'un s'apitoya sur son sort. La pauvre enfant avait été exaucée ! Le petit Jésus était venu la chercher, pour l'amener dans son paradis, parmi les anges aux ailes d'or !

Pierre Bédard





NOEL EN DIFFERENTS PAYS



NOEL!



M. FERDINAND DE LESSEPS, DÉCÉDÉ

LE REVEILLON



Un feu de houille et de coke achève de se consumer dans l'âtre : d'un côté de la cheminée, sur laquelle brûle une lampe à pétrole, est assise une femme de trente ans environ, pauvrement vêtue ; de l'autre côté du foyer, faisant face à la femme, un homme de trente-cinq ans, en costume de travail, pantalon et veste en toile bleue.

Assise sur une chaise basse, l'homme se tait. Il a appuyé les coudes sur ses genoux, le menton dans ses deux mains, et il regarde machinalement le feu qui s'éteint lentement.

Entre l'homme et la femme, un petit garçon de quatre ans qui s'est endormi en berçant dans ses bras son ami "Bobèche," le chat de la maison.

Tout à coup, dans un coin de la chambre, le coucou sonne dix heures.

—Qu'est-ce que tu attends pour coucher le même ? dit le père, brusquement tiré de sa rêverie par le bruit du timbre.

—Et toi, Louis, qu'est-ce que tu attends pour te coucher ?

—Moi, je ne me couche pas encore ; et d'ailleurs ce serait pas à faire que je me couche.

—Ah !

—J'ai promis à Jacquart, à Régnier, à Bouja et à tous les camarades de l'atelier d'aller les retrouver à dix heures chez le mané zingue.

—En v'là une invention.

—Oh ! histoire de rigoler une heure ou deux et de fêter le Réveillon.

—C'est donc ce soir le Réveillon ?

—Mris oui, que c'est ce soir.

—Alors, t'as raison, va, mon homme, va t'amuser. Moi je coucherai le petit et je t'attendrai.

—Vrai ! ça t'ennuie pas ?

—Pourquoi que ça m'ennuierait ? Ta travailles toute la semaine ; il est bien juste que, de temps en temps, tu passes un moment de bon.

—Mais, dis donc, toi aussi Pauline, tu travailles, et...

—Oh ! moi, c'est bien différent. J'ai rien promis à Régnier, ni à Jacquart, ni aux autres.

Et, soulevant lentement le petit dormeur qu'elle assit sur ses genoux :

—Allons, le petit même, à la paille !

—Alors, silencieusement, elle se mit en devoir de déshabiller l'enfant.

L'homme regarda un instant du coin de l'œil ces apprêts nocturnes, puis il se leva et se dirigea vers la porte.

—Allons, c'est dit, je m'en vais.

—Va, et amuse toi bien.—Dis donc, Louis, tu te souviens de ce réveillon, il y a quatre ans, chez ta mère ?

—Parbleu ! si je m'en souviens. Ah ! Dieu de Dieu ! avons nous ri ce soir-là !

—C'est que nous étions plus heureux qu'à cette heure. Ta gagnais gros et moi je travaillais ferme à la maison. Tandis qu'à présent...

—Oai, à présent, ça ne va plus si bien.

—Sans compter que le mioche grandit et qu'il s'y entend à donner de l'ouvrage, celui-là. Il faut toute la journée coudre pour lui. Tiens, regarde son pantalon, encore un grand trou au genou. Et ses souliers sont-ils assez percés, bon Dieu ! C'est pas sain en cette saison pour le petit, d'autant qu'il toussa, qu'il toussa ! Ta l'as pas entendu ?

—Ma foi non, j'y ai pas fait attention. Faut lui acheter des bottines pour ses étrennes.

—Acheter avec quoi ?

—Ah ! tu vas encore recommencer !

—Mais non ; que t'es bête, c'est pas pour te tarabuster, ce que je t'en dis ; mais c'est parce que la concierge m'a dit ce matin : faites attention à votre moucheron, m'ame Louise, il toussa fort.

—De quoi qu'elle se mêle, celle-là encore.

—Eh bien, quoi ! c'est par amitié. Mais nous parlerons de ça demain. Va t'amuser.

—Pourquoi que nous n'en parlerons pas tout de suite ?

—Parce qu'il est tard, que t'as ton réveillon et tes amis qui t'attendent.

—Eh bien ! ils attendront. D'ailleurs, je suis pas en retard, il n'est que dix heures.

—Il est dix heures et demie passées.

—Ah ! il est si tard que ça ; alors je m'en vas bien vite. Et combien que tu dis que ça coûte, des souliers ?

—Tout au plus six francs, mais puisqu'il y a pas d'argent... donc, laisse moi coucher le petit et va retrouver Jacquart.

—Une minute de plus ou de moins, j'ai le temps.

Et revenant près de sa femme, le père prit son enfant dans ses bras :

—Voyons, montre moi ta frisse, Edouard, et répond comme un homme : c'est-y vrai que tu tousses ?

—Oai, p'pa, et pis ça me brûle.

—Et tes souliers, fais-moi voir ça.

L'enfant leva son petit pied.

—C'est vrai tout de même. Il y a un trou à déménager à travers, sans payer le terme. Tiens, Pauline, reprends ton mioche. Et tu dis qu'avec six francs ?...

—Six francs... sept francs au plus.

—Eh bien ! tiens les v'là tes sept francs !

—Ça c'est radement gentil, et tu as bien fait, mon homme. Maintenant, tu dois être plus content ; va t'amuser.

—Eh bien ! c'est ça ; je vas rejoindre les autres, ça y est. Mais dis donc, Pauline, il me vient une idée farce : si tu venais toi aussi ?

—Et le moucheron ?

—Pardienne ! couche-le, et viens.

—Et s'il a besoin de moi quand je serai pas là ?

—Bah ! une fois endormi...

—Ma foi non, j'ai pas le cœur ; regarde comme ses joues sont rouges. Sans compter que ça fera double dépense. Non, vas-y seul et dépêche-toi ; v'là qu'il est bientôt onze heures.

—Tiens, c'est tout de même vrai qu'il est onze heures.

—Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc ? v'là que tu t'assois au lieu de partir ?

—Je m'en vais tout de suite, je voulais seulement te dire : puisque ce moucheron toussa tant que ça, pourquoi que tu l'as pas mené à la consultation ?

—La belle avance ? après la consultation, il y a l'ordonnance et puis le pharmacien.

—Eh bien, après ?

—Après ? Mais ouais qu'est l'argent pour les remèdes ?

—T'as raison. Dis donc, Pauline, il me vient une idée.

—Voyons vite ton idée, mais dépêche-toi ; il va être onze heures et demie.

—Si j'allais pas retrouver Jacquart ?

—Mais qu'est-ce qu'y diront si t'y vas pas ?

—Y diront, y diront... Ah ! je m'en fiche de ce qu'y diront.

—Tu feras comme tu voudras, mon homme, ça te regarde.

—Dis donc, t'as pas dans le coin de l'armoire quelque chose de reste ?

—Y a du pain, une bouteille de vin, le restant de souper et un peu de fromage.

—Bravo ! Et si alors, au lieu d'aller chez le manézing, nous faisons réveillon ici, avec le petit ?

—Tu ferais ça, Louis !

—Ça te va-t-y ?

—Là, vrai ! Pas pour rire ?

—Vrai de vrai !

—Ah ! je vais mettre le couvert, et ça va pas traîner, non. C'est ça qu'est une idée chouette !

—Tiens, mets aussi ces dix francs dans ta poche. C'est les dix francs du réveillon. Ils serviront pour les remèdes du petit.

—Ah ! Louis ! Louis ! t'es un crâne homme !

—Allons, allons, moncheron ! à table, et un peu lesté ! A la santé du petit Noël ! Et si tu tousses encore, je...

—Oh ! je te connais maintenant, va ; s'il tousses, tu donneras encore des pièces de cinq francs pour payer les tisanes.

GUSTAVE CANE.

CONTE DE NOËL

DANS LE CIEL

Sur un nuage bleu conduit par une étoile,
Il Bambino Jesu priait.

La Vierge, radieuse, esquise en son long voile,
Très tendrement lui souriait.

De flambants chérubins aux mines gracieuses
Faisant vibrer des harpes d'or,
Murmuraient lentement des chansons merveilleuses
Pour endormir le "cher Trésor."

Et les astres nacrés penchaient leur tête blonde
Afin de voir et d'admirer ;
Et, dans l'immensité, les montagnes du monde
S'inclinaient pour mieux adorer.

Soudain, un moinelet échappé de la terre
Vint tomber mourant, éperdu,
Sur le mignon Jésus, pour qui rien n'est mystère.
Celui-ci, d'un air entendu,

Le prit, l'enveloppa dans les plis de son linge,
Et puis tout en le réchauffant,
Fit de ce corps d'oiseau le corps d'un petit ange,
Car c'était l'âme d'un enfant.

ALBERT TROUDE.

LÉGENDES ARABES

LA QUEUE DES HIRONDELLES



Sur la route de Constantine à Biskra, on rencontre de distance en distance des vestiges de l'occupation romaine : ici, ce sont des murs encore debout qui profilent leur silhouette dentelée sur l'horizon ; plus loin, des arceaux en ruines, à travers lesquels on aperçoit le ciel comme de grandes

draperies bleues tendues sur d'immenses pyramides. Ces souvenirs historiques vous accompagnent jusqu'à Biskra, si bien nommée *la Coquette* ; ils font face au désert et dominent encore, comme des postes-vigie, les crêtes des gorges au fond desquelles serpente la route.

Tout à coup, par une vaste échancrure qui se découpe dans le bleu foncé du ciel, l'horizon du désert s'ouvre devant vous ; l'immensité, rayonnante sous un soleil de feu, vous surprend ; on ressent une impression de vide qui vous étire la poitrine, pendant qu'au premier plan de ce décor féerique, le vent agite la tête verdoyante des pal-

miers des nombreuses oasis, qui forment comme le parterre du désert.

Le désert ! l'oasis ! Que ces mots sont magiques et font rêver d'imaginations !—Tout enfant, vous avez énoncé quelques lignes apprises par cœur dans une géographie, et voilà qu'un beau jour, devenu homme, vous vous réveillez sur la terre d'Afrique : le vent du désert passe dans vos cheveux ; l'oasis est devant vous toute verte, tout ombreuse. Enveloppé par une atmosphère chaude et vivifiante, vous vous livrez avec délices aux caresses de l'éblouissante lumière.

Tout récemment, j'ai parcouru cette région du Sud-Est algérien, ces oasis égrenées en bordure de l'immensité sablonneuse qui va se perdre au cœur du vaste Continent Noir ; j'ai vécu cette vie du désert qui vous tient sous le charme sans jamais vous lasser, et vous laisse d'ineffaçables impressions. Je me suis reposé à l'ombre des gigantesques palmiers formant, à dix ou douze mètres au-dessus du sol, un dôme de verdure, sous lequel j'ai passé d'inoubliables soirées.

La plume est impuissante à rendre toute la poésie de ces nuits du désert : le soleil, semblable à un immense ballon rouge, disparaît brusquement derrière le lointain horizon, et ses faisceaux de lumière irisée rayonnent encore au zénith, que le crépuscule entoure déjà les objets d'une ombre vaporeuse et violacée ; le silence profond invite au rêve c'est l'heure des contes.

Des formes blanches glissent à travers les palmiers, pour se réunir au pied d'une "koabba" (*), dont la coupole de lait émerge entre deux dattiers. Enveloppé dans ma gandoura je me joignais aux groupes qui entouraient un conteur, et je laissais mon esprit suivre les fantaisies enfantées par la riante imagination des Arabes.

De tous les contes que j'ai entendus, il en est un qui m'a frappé par son originalité, et que je transcris d'après mes notes de voyage.

Ce conte est une variante du déluge ; la scène se passe dans le bateau où, sur l'ordre de Dieu, un prophète a sauvé les animaux et son harem...

Ce prophète était malheureux, car les animaux se disputaient dans le bateau, et non seulement les animaux, mais aussi le harem. Il n'avait pas un instant de repos. Le bateau, secoué par les querelles, menaçait de chavirer ; chaque bête en faisait à sa guise. Pour comble de malheur, un rat se met, sans qu'on y prenne garde, à ronger le plancher et fait un trou.—Voilà le prophète bien ennuyé. L'eau entre, le bateau enfonce ; il allait sombrer quand le serpent, très avisé, rampe jusqu'aux pieds de l'homme de Dieu et lui dit (dans ce temps, les bêtes parlaient) :

—Si tu t'engages à me donner ce que je voudrai, je sauverai le bateau.

—Tout ce que tu demanderas, répond le prophète.

Le serpent alors, se roulant sur le trou, le bouche hermétiquement.

On vida le bateau ; il flotta longtemps. Douze mois ont passé ; la pluie a cessé ; le bateau s'est arrêté sur une haute montagne.

—Ça, dit le serpent, donne-moi ce que tu m'as promis.

—Que veux-tu ? répond le prophète.

—Je veux le meilleur sang qui soit sur terre

—Ya Allah ! s'écrie le prophète, comment puis-je le connaître ?

—Envoie un cousin ; il ira, il sucera, il reviendra et nous le dira.

On envoie le cousin.—Mais l'homme de Dieu, craignant les ruses du serpent, dit à l'hirondelle :

—Va voir un peu ce que fait le cousin.

L'hirondelle part et rencontre le cousin qui revenait à tire-d'ailes.

—Mon frère, demanda l'hirondelle, quel est le meilleur sang sur la terre ?

—Celui de l'homme.

—Ya Allah ! montre-le-moi, que j'en goûte un peu !

Le cousin tire sa langue afin de donner une goutte du sang de l'homme.—Crac ! l'hirondelle a fermé le bec, la langue est coupée. Sans sa langue, le cousin ne peut plus parler ; il vole, vole,

en faisant bzzz ! bzzz ! jusqu'à ce qu'il arrive devant le prophète.

Le serpent se tient là.

—Quel est le meilleur sang sur la terre ? demande-t-il.

—Bzzz ! bzzz ! répond le cousin.

Le prophète passe sa main sur sa barbe et sourit.

Le serpent se dresse.

—Dis-moi tout de suite, Sivrizineck, quel est le meilleur sang ?

—Bzzz ! bzzz !

Le serpent se met en colère. Alors, le prophète lui dit :

—Sivrizineck, je t'adjure, parle !

—Bzzz ! bzzz !

—Parleras-tu ! s'écrie le serpent furieux.

Le cousin ouvre la bouche et montre son palais privé de langue.

—Qui t'a fait cela ?

Le Sivrizineck montre l'hirondelle.

Alors le serpent se lance, d'un coup de dent attrape la queue de l'hirondelle ; l'hirondelle fait, elle laisse la moitié de sa queue aux dents du serpent, et voilà pourquoi les hirondelles ont la queue fourchue.

Les gracieuses messagères du printemps ont traversé la mer et sont revenues décrire leurs arabesques sous le ciel de France, continuant les hécatombes de Sivrizineck, cause de leur mutilation.

Qu'Allah les protège, en attendant leur retour au pays du prophète !

L. SONGY.

HEURES VRAIES

DÉSERT

Si certains littérateurs sont filandriers, il en est d'autres dont la sobriété de style se rapproche de la concision télégraphique. C'est à ce genre que se rattache ce tableau littéraire, d'un si curieux impressionnisme, qu'il nous a paru intéressant de le publier.

Dans les immensités des horizons sans fin, seules deux choses :

Le Ciel immuable—en son bleu doux—ainsi qu'est la couleur des myosotis qui meurent,

Le sable partout étendu—jaune—cruellement ardent—du ton de ces Christs dont l'ivoire est poli par des baisers de fièvre.

Les pas de nos chameaux couvrent des routes intracées.—Les os des squelettes—plus blancs que les plus pures neiges—indiquent vaguement que les animaux d'autres caravanes s'écroieraient là—dans leur fatigue.

—Nous avançons.

—Toujours — partout — de même — le bleu, le jaune.

La marche est sans bruit—les bêtes semblent glisser.

Du sol où rien ne vit montent des effluves vibrants.—Ils paraissent les laeurs des angoisses—qu'à cette terre—dans son regret de ne rien créer.

Sommes-nous en la marche ?—possédons-nous l'immobilité ?

L'esprit se prend l'inquiétude.—Le doute doulousement manie le cerveau.

Et toujours—encore partout—ce bleu—ce jaune.

Sur ces fonds sans cesse identiques—se peignent nettement—avec apparence de choses savantes pas rêvées.—Nos yeux—au reflet des folies—les touchent.

Un silence trop muet pèse—il écrase.—Des gestes involontaires éloignent son fardeau.

Les heures une à une ont fini d'être comptées.—Là-bas—le soleil est un reflet pourpré.—Les voix de nos hommes s'élèvent en un murmure mystique—leurs prières montent.

Les idées peuplent les solitudes.

PIERRE A. CHAPIN.

Le petit bonhomme a cinq ans.

—Dis-donc, Bob, qu'est-ce que tu aimerais le mieux être : fleur ou oiseau ?

—Oiseau, na !

—Pourquoi ?

—Parce que ça mange, na !

(*) Petit monument contenant les restes d'un marabout saint de la religion de l'Islam.

L'ÉTOILE DES BERGERS

Quand la froide nuit, au ciel,
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.

Laissant là chèvres et moutons,
Pronant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt : Partons !
Et suivirent l'étrange étoile.

Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux
De la démente de ces hommes.

Quand ils revinrent, étonnés
Contant, comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans une étable,

Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste ;

Et l'on se moqua beaucoup d'eux,
Garder son bien, voilà l'utile ;
Pourquoi donc couvrir, hasardeux,
Après une étoile qui file ?

Mais souffrir et n'avoir plus rien
Contentait ces humbles apôtres ;
Le peu qui leur resta de bien,
Ce fut pour le donner aux autres.

Fidèles au divin signal
Qu'ils avaient suivi sans rien dire,
Ils rendaient le bien pour le mal
Et pour un outrage, un sourire.

La nuit, près du fleuve, en secret,
Ils chantaient en chœur, sous les saules,
Et quand un agneau s'égarait,
Ils le portaient sur leurs épaules ;

Bons, ils pardonnaient au méchant
Et, par un merveilleux mystère,
Ils absolveaient, en la touchant,
La courtisane et l'adultère.

Et les autres bergers, pleins d'or,
Dont l'avarice méprisabile
Creusaient, pour y mettre un trésor,
Des trous dans la chaleur du sable,

Avaient des haines d'envieux
Pour ces pauvres de haute mine
Qui gardaient au fond de leurs yeux,
Un peu de l'étoile divine.

FRANÇOIS COPPÉE.

NOËL



PENDANT la nuit de Noël, la cloche de la plus humble église de village, comme celles des plus belles cathédrales, appellera les catholiques à la célébration du plus auguste des mystères, à l'évocation des plus tendres souvenirs.

Toute la chrétienté chantera l'Hozanna de la rédemption : Gloire au plus haut des

cieux, gloire aux humiliations de la crèche, à celui qui est venu au nom du Seigneur.

Au foyer du plus riche, au foyer du plus pauvre, dans l'éclat de la vie fastueuse, dans les dures épreuves de la vie difficile, l'âme de chacun se recueillera ; elle se repliera sur elle-même pour tenir un moment dans des replis plus intimes, ici, un souvenir d'enfance, là une espérance, ailleurs encore, une douleur cuisante, ces mille secrets de la vie qu'on ne sonde jamais mieux qu'à la lumière des grandes vérités de notre foi et de notre destinée.

Noël ! Quel mystère grandiose de la divinité incarnée pour le salut des hommes !

Noël ! Quelle gracieuse et touchante légende, pour les consoler de leurs premières douleurs, que l'Enfant Dieu au berceau de la crèche !

La religion catholique qui relève le cœur humain sur ce chemin de la vie où il doit si souvent

et dès ses premiers pas défailir ; qui abrite, hélas ! plus de tombes que de berceaux ; qui insuffle son caractère et ses promesses et en reçoit les aveux avec le dernier souffle de ceux qui entrent dans leur éternité ; cette religion prêchée d'exemples autant que de préceptes, comme il est bon qu'elle nous apparaisse entre la Crèche et la Croix !

Cette nuit de Noël, la première scène du drame divin qui fut le rachat de l'humanité perdue : cette nuit de Noël, qui garde pour les cœurs bien nés les souvenirs si tendres d'un âge auquel le temps nous arrache toujours trop tôt ; cette nuit de Noël, comme elle parle surtout au cœur de tous ces pauvres naufragés de la vie, pour peu qu'ils veuillent encore imposer silence aux bruits du monde qui les entoure et prêter l'oreille à l'écho de leurs jeunes années.

Il est si rare que la voix de ces jeunes années perce l'atmosphère d'égoïsme et d'intérêts sociaux qui nous enveloppe de toute part

Et même le charme extérieur et touchant de ces cérémonies pieuses, de ces traditions si chéries de l'enfance, comme tout cela est dépassé, aujourd'hui, par l'atteinte de ce que nous appelons les conventions sociales au milieu des occupations, des vices et des faux brillants de nos villes, ces villes où la lumière du gaz ne parle jamais à l'âme comme celles des étoiles.

Lorsque, durant la veillée de Noël le vieillard du village se prend à remonter par la pensée le cours paisible des jours qu'il a coulés, il peut encore trouver d'étape en étape, sur les bords étroits par lui suivis, ce qu'il a perdu de ses illusions, de sa sainte naïveté, de son cœur, de sa vie. Mais à quels tourbillons du monde l'homme des villes irait-il redemander la fleur fébrile de son printemps ?

Noël ! jour d'allégresse au souvenir du grand sacrifice rédempteur !

Noël ! jour de profondes impressions au souvenir de ce qui est de nous irrémédiablement perdu, tant que la conscience et la foi ne seront pas totalement méconnues parmi nous, tant que la candeur sera l'apanage de l'enfance, tant que le retour sur la vie sera celui de la vieillesse ; tant que les hommes n'auront pas trouvé le secret d'oublier de suite et à mesure ce qui sera vécu de leur vie, ta seras salué, non seulement comme le sublime anniversaire du monde régénéré par le sacrifice de Dieu même, mais encore comme la plus belle, la plus douce à l'âme, la plus consolante, à tout âge, des fêtes de nos foyers.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les deux articles sur les échecs, que nous avons publiés, ne sont qu'un léger fragment du travail que M. Sulte a écrit sur ce sujet, et qui paraîtra bientôt en volume.

* *

Notre artiste, Edmond J. Massicotte, dont la composition sur l'hon. M. Mercier a été un franc succès, nous donne cette semaine un dessin de Noël et des illustrations pour le joli conte de M. Pierre Bédard. Une de ses plus charmantes compositions ornera, la semaine prochaine, notre première page.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. J. B., Boston — Merci pour votre traduction, qui sera bientôt publiée.

R. R., Québec.— Vos numéros ont dû vous être envoyés. Quant à votre travail, nous l'imprimerons aussitôt les fêtes passées.

L. de M., Montréal.— Impossible d'accepter *La mer*. *L'hiver* sera publié prochainement.

Ch. E. B., Montréal.— Votre travail n'a pas été accepté par la rédaction.

J. N. L., Saint-Jean.— Votre chronique sera publiée. Il vaut mieux sacrifier *Ici et là*, qui est plus faible.

R. R., Ottawa.— Merci pour votre dernier envoi qui sera livré à l'impression aussitôt que possible.

NOËL ET LE JOUR DE L'AN

Tant cri-t-on Noël qu'à la fin il vient.—VILLON.

* *

Les petites lumières de l'arbre de Noël figurent les espérances que fait éclore la nouvelle année et sur lesquelles le temps souffle si vite.—EUG. DE GUÉRIN.

* *

Un anniversaire dix-neuf fois séculaire, cela marque dans l'histoire de l'humanité.—HIPPOLYTE DURAND.

* *

Le jour de l'an apporte au père une promotion, à la mère une parure, à l'enfant un polichinelle, et l'enfant est le plus heureux des trois.—F. MASSON.

* *

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie ;
Encore une qui meurt, encore un pas du temps ;
Encore une limite atteinte dans la vie,
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps !
VICTOR HUGO.

JEUX ET RÉCRÉATIONS

LA PARTIE DE DOMINOS

Jean, Joseph, Pierre et Paul jouent aux dominos. Jean pose le premier et gagne la partie ; Joseph, qui est à sa gauche, reste avec deux dominos dans les mains ; Pierre et Paul n'ont pas posé un seul des leurs.

On demande l'explication de cette curieuse partie.

Solutions justes à la caricature-énigme : Alfred Bouchard, Lévi ; Mlle Rachel Letendre, Yamachichis ; Mlle Albini Sylvestre, Woonsochet ; H. Daignault, Montréal ; Mlle E. Longtin, Charles Chauveau, Québec ; P. S. Dion, St-Jean.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J.-Bte Vanier, 1029, rue St-Jacques ; Mlle Adrienne Richard, 54, rue St-Laurent ; Dame C. Faillie, 10, rue Boyer ; George Meunier, 1138, rue Berri ; Dame Marie Labelle, 400, rue Plessis.

Québec.—L. N. Sauterne, boulevard Langelier ; J. Letourneau, 58, rue Lagauchetière ; L. Chabot, 11, rue Latour.

Lévis.—Dame Alex. Thomas, 64, rue Déziel.

Ottawa.—J. T. Dufresne, 152, rue de l'Eglise ; Ed Aubé, 335, rue Cumberland ; Dame R. Mavaut, 183, rue Rideau.

Deschambault.—Louis A. Bouillé.

Lac St-Joseph, Portneuf.—Théophile Déry.

Fraserville.—Dame E. T. Leprohon.

Rimouski.—Pierre Drapeau.

Sherbrooke.—A. Blondin.

St-Hyacinthe.—Emile Daoust.

St-Scholastique.—Joseph Fortier.

Worcester, Mass.—Frank Verna, 10, East Worcester St. Valleyfield.—J. B. Hébert.

St-Henri de Montréal.—Ludger Carignon, 52, rue Langevin.

A TOUTES NOS LECTRICES

Nous conseillons de demander un numéro gratuit du journal de modes, *La Saison*, 25, rue de Lille, à Paris, (7 francs l'an). C'est le seul journal au monde qui donne cent dessins inédits de modes et de travaux de mains, par numéro.

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, nous prions nos lecteurs de ne pas oublier d'aller faire visite à la librairie G. A. & W. Darnont, (1826, rue Ste-Catherine), afin d'acheter leurs cadeaux. Ils y trouveront un choix considérable d'articles propres à être donnés en étrennes. Comme par le passé, ils seront les bienvenus.

CHOSSES ET AUTRES

—Un cinquième des dix millions de familles, en France, n'ont pas d'enfants.

—Il y a aux États-Unis plus de 9,000,000 d'hommes en état de porter les armes en cas de guerre.

—Cette semaine *The Police Patrol* tient l'affiche au théâtre Royal. C'est un mélodrame empoignant et du plus puissant réalisme. Rien n'a été épargné pour assurer le succès de la représentation de cette pièce. Les effets scéniques sont merveilleux. On verra une vraie voiture de patrouille, telle que ces voitures sont en usage à New-York et à Chicago. Aussitôt que la sonnerie d'alarme se fera entendre, les chevaux iront se placer à la voiture, et le wagon de patrouille fera le tour de la scène. On dit les acteurs de premier ordre.

CADEAUX DE NOCE

DU JOUR DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN
THÉODORE A. GROTHÉ
Bijoutier, No 95½ rue Saint-Laurent

Invite le public à faire son magasin, qui est un des plus vieux de la ville, une visite, afin de juger de la valeur de ses diamants, de ses montres d'or et d'argent de \$3 50 en montant, de ses bracelets, épinglettes, pendants d'oreilles, et du plus grand choix de bagues que l'on puisse désirer, à partir de \$1 00 à \$300 chacune.

Étant l'agent d'une grande manufacture d'argenterie américaine, il défie toute compétition, et le choix est des plus beaux ;

Et les pendules, les cannes les lanternes d'or et lanternes d'opéra, objets de fantaisie française en bronze d'or, enfin une quantité de choses trop longue à énumérer.

Sans être obligé d'acheter, une visite est sollicitée.

FLEURISTE

Nos lecteurs et lectrices voudront bien prendre note de l'annonce de M. L. H. Goulet, fleuriste, dont le magasin est au No 1911 rue Ste-Catherine. Son assortiment de fleurs fraîches coupées ainsi que de roses et palmiers dont il fait une spécialité, est à des prix modérés. Nous invitons nos lecteurs et lectrices à lui rendre une visite car nous sommes certains qu'ils pourront se procurer ce dont ils auront besoin.

UN VOLUME DE \$1 POUR 10c

SOUFFRANCE ET BONHEUR

PAR PIERRE MAËL

11ème num'ro de "La Bonne Littérature Française." Il est inutile de faire l'éloge ou célèbre écrivain Pierre Maël aux lecteurs de "La Bonne Littérature Française" qui ont déjà eu l'occasion d'apprécier ses qualités d'émotion, de drame et d'imagination.

SOUFFRANCE ET BONHEUR est surtout un roman intime, un drame de famille aux péripéties poignantes

Ce roman rencontrera auprès de nos lecteurs, le même grand succès qui accueillit déjà les feuilletons de Pierre Maël, conçus dans le même genre. *Honneur et Patrie, Quand on aime, et pour en citer de plus récents: Folement Aimée ou le Torpilleur 29 et Pilleur d'Epaves.*

Ce volume est en vente au complet chez tous les libraires et marchands de journaux pour la modique somme de 10 CENTIMS.

LEPROHON & LEPROHON, Éditeurs,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Agent pour Québec, J. E. Turgeon, 64, rue St-Joseph ; pour Ottawa, Lassalle Gravel, 63½, rue Rideau.



W. H. Ward.

Un Cas Presque Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUÏSEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 17 décembre.
Lundi, BARBE BLEUE, opéra en quatre actes, Mlle Dégoyon.
Mardi, SI J'ÉTAIS ROI, l'immense succès de la semaine dernière. Deux premières chanteuses.
Mercredi, LE DÉPUTÉ DE BOMBIGNAC, comédie.
Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi, LE PETIT DUC, opéra de Lecoq, Mme Bouit.
Samedi, en matinée, LA MASCOTTE.

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.
Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre



L. H. GOULET FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets fais sur commande.

1911 Ste-Catherine
TÉLÉPHONE BRLL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Huvel, gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894. donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Drs MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais
Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

Menuet.....G. Jacobi
La pluie de roses, impromptu...C. Kelling
Mignonnette, chanson.....G. Bachman
Belles de nuit, valse.....F. Franz Hitz
Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
A toi mon cœur.....Albert Jourman
Je pense à toi, romance...Edm. Abesser
Caprice Louis XV.....Jules Vasseur
Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
Rêve après le bal.....Ed Broustedt
Bébé.....Emile Walteufel
Simple aveu, romance sans paroles..Thomé
Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
Gavotte pour piano.....F.-M. de Mol
Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
Loin du bal.....Ernest Gillet
Secret de jeune fille, madrigal..A. d'Hænen
La Tosca, valse.....Laurence Rogert
Les dominos bleus, polka.....E. F.
Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
Pavane.....L. Grandjean
Pastorale.....G. Bachman
Sur le lac.....Otto Hegner
Pas de matelots.....G. P. Ritter
2e valse de concert.....Benjamin Godard
Les plus beaux yeux, polka...G. Michiels
Ivresses du bal, valse.....Emile Faveur
La Zamaeneca, danse nationale du Chili...
.....Th. Ritter
La Zingara, danse hongroise...G. Bohm
Un rêve de bonheur, idylle pour piano...
.....H. Alberti
Berceuse (violin).....Alfred Désève
Ninuetto.....Gaston Lemaire
La rose sauvage,.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

Après de ma Mie.....C. Chaminade
L'utilité d'un éventaill, chansonnette...
.....Mme Emile Perronet
Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade...Lucien Collin
La fille du pêcheur.....Ludolf Wadman
Abandon.....Gred Gumbert
Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
Sonnet de voiture.....J. Duprado
La dernière feuille.....Antony Choudens
Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
Dis moi de son cœur la pensée, de l'Opéra-comique "L'Amour médecin"....F. Poise
Cœur de femme.....F. du Suppré
Viens, les gazons sont verts...Ch Gounod
Nuits d'Espagne.....J. Massenet
Chanson de "Vertinguettes," du "Serment d'amour".....Audam
Le pays des rêves, val. chantée..E. Lavigne
Mélancolie du soir.....George Weiler
Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
Polyenote, invitation à Vasta...Chs Gounod
Le sais-tu ?.....J. Massenet
Pluie d'été.....Lorenzo Prince
La gitana.....A. d'Hack
Dors amis.....J. Massenet
Sous l'ombrage, val. chantée..Ch Godfrey
Toute la vie, val. chantée..J.-B. Wekedlin
Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
Si j'étais oiseau.....Ferd. Hiller
Charité (hymne).....J. Faure
La Toussaint (lég alsacienne)...P. Lacomme
Vieille chans., tirée de Boccace F. VonSupp
Aimons-nous, sérénade.....Jules Uzès
Chanson de Nanon.....Richard Genée
Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTREAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions.
• Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INC., INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables it to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a DETECTIVE for any purpose, write to Chas. Ainge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96½ E. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Comme nous sommes loin du temps où saint Louis, roi de France créait d'après la légende, l'hospice des Quinze-Vingts, en faveur de trois cents chevaliers auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux.

Cela, nous venons de le dire, est une pure légende.

Rétablissons la vérité.

Plusieurs siècles avant saint Louis, les aveugles formaient déjà entre eux une sorte de société d'assistance mutuelle, dans laquelle chacun mettait sa personne et son avoir.

Ils se réunissaient dans un enclos du quartier Saint-Honoré, qui portait le nom de Champ-des-Pauvres.

Ils y avaient fait construire, sans ordre, des maisons qui les abritaient tant bien que mal. Pauvres, très malheureux, ils émurent saint-Louis, qui, à son retour de la septième croisade, frappé de retrouver sous les fenêtres de son palais la terrible affection qui avait décimé son armée en Egypte, s'attacha à devenir leur bienfaiteur.

Non seulement il agrandit leur maison, mais encore il leur fit construire une maison principale, — année 1254 ; il leur accorda des privilèges de toute nature et les soumit à des statuts. Il leur constitua une rente de trente livres parisis, qui représentait à cette époque une valeur de trois cent soixante francs ; il arrêta leur nombre à trois cents, d'où Quinze-Vingts, suivant le langage du temps ; il leur accorda le droit de franchise, le privilège de quêter dans toutes les églises de Paris, de faire prêcher des indulgences par tout le royaume.

C'est en 1779, sous Louis XVI, que les aveugles quittèrent leur antique demeure pour aller occuper ses bâtiments, rue de Charenton, qui sont aujourd'hui l'Hospice national des Quinze-Vingts.

Par suite de donations et de legs successifs, la fortune des Quinze-Vingts s'éleva actuellement à environ six cent mille francs de rente.

Le nombre des aveugles internés est toujours de trois cents ; mais il y a, en dehors de l'hospice, environ deux mille pensionnés.

Sous l'administration de M. Alphonse Péphau, directeur actuel de l'Hospice national des Quinze-Vingts, il a été institué une clinique ophthalmologique où sont soignées toutes les maladies des yeux par des médecins spécialement aussi dévoués que savants, où se font toutes les opérations si délicates concernant le précieux organe de la vue. On compte chaque année environ quinze mille malades qui viennent se faire soigner à la clinique de l'hospice.

Tout récemment, il a été adjoint à la clinique un pavillon d'isolement où sont traitées les maladies purulentes et infectieuses des yeux, lesquelles sont malheureusement contagieuses.

Puisque nous parlons des aveugles, cette catégorie des déshérités, si intéressants et si dignes d'intérêt, nous ne pouvons résister au désir de dire à nos lecteurs quelques mots de l'École Braille, fondée à Saint-Mandé, sur l'initiative de M. Alphonse Péphau.

À l'École Braille sont reçus gratuitement des enfants aveugles des deux sexes, au-dessous de treize ans. À ceux qui sont, si peu que ce soit voyants, on cherche si non à rendre complètement la vue, mais au moins à étendre chez eux le rayon visuel.

Les enfants de l'école Braille reçoivent l'instruction primaire aussi complète que possible. À treize ans, d'élèves ils deviennent ouvriers et travaillent dans l'établissement où ont été aménagés de vastes ateliers parfaitement aérés.

Les jeunes ouvrières, avec des perles de couleurs variées, confectionnent de fort jolis bouquets et principalement des couronnes de toutes dimensions, destinées aux monuments funéraires des nécropoles.

Les jeunes ouvrières font tout ce qui concerne la vannerie, la broserie, la corderie et tonnellerie dans tous les genres.

Les ouvrages fabriqués par les ouvriers et ouvrières aveugles se vendent selon les prix courants ; on vient les prendre dans les magasins de l'établissement par charretées et on les expédie par wagons sur tous les points de la France.

Quand l'administration de l'École a prélevé sur le travail la somme fixée pour la nourriture de l'entretien de chaque ouvrier, le reste du gain appartient à celui-ci et est placé, par les soins de l'administration, dans une caisse de prévoyance, qui constituera à chacun une pension viagère réversible sur le conjoint ou les enfants mineurs.

Nous n'avons rien à ajouter pour faire ressortir les bienfaits de l'œuvre de l'École Braille, qui doit sa fondation à la généreuse pensée d'adoucir le sort d'un certain nombre de ces infortunés, qui sont peut-être les plus intéressants parmi tous ceux qui ont à se plaindre de la destinée.

XXIII.—BOULEVARD DE CLICHY

Il faisait un beau soleil et, grâce à lui, la température avait encore un reste de tiédeur.

Il était neuf heures du matin.

La directrice de l'asile de nuit ouvrit doucement la porte de la petite chambre qu'elle avait donnée à Georgette. La jeune fille dormait encore d'un paisible et profond sommeil, ayant sur les lèvres un doux sourire qui racontait les enchantements d'un rêve.

La directrice contempla un instant cette charmante tête de vierge posée sur l'oreiller blanc, puis, plus doucement encore qu'elle n'était entrée, elle se retira en murmurant :

— Le doux sommeil de l'innocence !

Une heure plus tard elle revint, et, sans bruit encore, elle pénétra dans la chambre.

Mais Georgette venait de se réveiller.

— Eh bien, mon enfant, demanda-t-elle, vous êtes-vous bien reposée ?

— Oh ! oui, madame, et je ne sais comment vous remercier de tant de bonté que vous avez eue pour moi.

— Je n'ai fait pour vous, ma chère fille, que ce que je devais faire. Je suis déjà venue près de vous, mais vous dormiez si bien que je me suis aussitôt retirée dans la crainte de vous réveiller.

— Quelle heure est-il donc, madame ?

— Dix heures.

— Mon Dieu, comme j'ai dormi longtemps ! Oh ! pardonnez-moi !

— Vous n'avez rien à vous faire pardonner, mon enfant ; n'est-ce pas le repos et le sommeil que l'on vient chercher dans cette maison ? Vous sentez-vous encore de votre fatigue d'hier ?

— Non, madame, je me sens parfaitement reposée.

— Allons, c'est bien, je suis contente.

Je vais vous laisser, continua-t-elle, et l'on va vous monter une tasse de lait sucré, que vous boirez dans votre lit, et ensuite vous vous lèverez. Vous avez là tout ce qu'il faut pour faire votre toilette. Mais ne vous pressez point, nous n'avons pas hâte de vous congédier ; nous vous ferons déjeuner à midi, et c'est quand vous serez restaurée que vous pourrez quitter notre maison.

La directrice sortit et, bientôt après une femme de service apporta à Georgette la tasse de lait annoncé.

Tout de suite après avoir pris ce réconfortant, la jeune fille se leva et procéda à sa toilette. Elle avait achevé de s'habiller et s'était assise, n'osant pas sortir de la chambre, lorsque la bonne directrice reparut.

Georgette s'était vivement dressée debout. La dame lui mit un baiser sur le front.

— Quand vous êtes entrée ici, dit-elle, vous aviez les traits tirés, la figure extrêmement fatiguée, une grande pâleur ; à présent, il n'y paraît plus : les fraîches couleurs de la jeunesse sont revenues sur vos joues et vos beaux yeux ont repris leur clarté.

Après un silence, elle reprit :

— Je ne veux vous adresser aucune question, ma chère enfant, car ce que vous êtes, je le vois dans vos yeux ; oui, dans l'expression de votre regard et celle de votre douce physionomie, je lis la sérénité d'une âme pure qu'aucune mauvaise pensée ne peut ternir.

Vous m'avez dit que vous aviez des amis à Paris.

— Oui, madame.

— Où demeurent-ils ?

— Boulevard de Clichy.

— Ce n'est pas près d'ici, mais il y a des omnibus qui y mènent et l'on vous conduira à l'un d'eux ; car je ne voudrais pas que vous fassiez ce long chemin à pied.

Elle ajouta avec son doux sourire.

— Vous pourriez vous égarer encore et je redoute aussi pour vous certaines rencontres désagréables.

Georgette la regardait ouvrant de grands yeux étonnés, qui semblaient dire :

— Est-ce que dans Paris, en plein jour, on a aussi quelque chose à craindre ?

Evidemment, elle pensait au grand danger qu'elle avait couru dans la nuit. Mais elle avait pris la résolution de ne parler à personne, pas même à Paul, du piège odieux dans lequel elle était tombée et auquel elle avait échappé comme par miracle.

— Ma chère enfant, dit la directrice, le sens de mes paroles vous échappe, mais plus tard, quand vous connaîtrez Paris, vous comprendrez ce que j'ai voulu dire. Avez-vous un peu d'argent sur vous ?

— Assez, madame, pour pouvoir prendre un omnibus.

— Alors, c'est bien, autrement, nous vous aurions donné pour payer votre place.

Très discrète, la bonne directrice ne chercha pas à savoir qui étaient ces amis que Georgette avait à Paris, ni à quelles occupations la jeune fille comptait se livrer dans la grande ville.

Très reconnaissante, très émue, Georgette, remercia vivement la directrice, disant qu'elle garderait éternellement le souvenir du bienveillant et affectueux accueil qui lui avait été fait dans la maison hospitalière.

On fit déjeuner la jeune fille, et il était près de deux heures lorsqu'une

servants de l'asile la conduisit à l'omnibus de l'Odéon qui allait la transporter au boulevard de Clichy.

Arrivée place Clichy, où elle descendit de voiture, Georgette n'eut que quelques pas à faire pour être devant la maison où Paul Lebrun avait son atelier.

Elle eut quelques instants d'hésitation, puis ce fut avec des battements de cœur et toute tremblante qu'elle franchit le seuil de la porte et entra dans la loge où elle voyait la concierge.

—M. Paul Lebrun ? demanda-t-elle.

—Il n'est pas dans son atelier, répondit Mme Michel.

Puis aussitôt, examinant Georgette :

—Ah ! mon Dieu ! fit-elle, mais je vous reconnais.

—Je ne crois pas, madame.

—Si, si, je ne me trompe pas, vous êtes bien Mlle Georgette de Monthéry.

—C'est vrai, madame, dit la jeune fille étonnée, je suis Georgette, mais comment...

—J'ai assez regardé et admiré votre portrait dans l'atelier de M. Paul pour n'avoir pas hésité à vous reconnaître, interrompit la concierge ; mais venez donc, mademoiselle Georgette, venez donc vous asseoir là, sur cette chaise, près du feu.

Comme je viens de vous le dire, M. Paul n'est pas chez lui, mais sûrement il va revenir et vous allez l'attendre ici. Par exemple, si je ne recevais pas bien mademoiselle Georgette, qu'est-ce qu'il dirait ? Ah ! ben, ah ! ben, je ne sais pas comme il m'arrangerait.

Imaginez-vous que ce matin M. Paul a déjeuné dans son atelier ; son père, faut croire, avait dû s'absenter de chez lui. C'est moi qui ai préparé le déjeuner de M. Paul, comme c'est également moi qui fais tous les jours son atelier. Voilà comment j'ai pu voir souvent votre portrait, que M. Paul tient caché et ne montre à personne.

Il faut vous dire que M. Paul est un bon jeune homme et pas fier du tout ; assez souvent il cause un brin avec moi et c'est comme ça, en causant un jour, qu'il me dit qu'il avait dessiné le beau portrait à Monthéry, que la belle jeune fille s'appelait Georgette et qu'il l'aimait beaucoup, beaucoup.

Mais je bavardé comme une... portière que je suis et j'oublie ce que je voulais vous dire...

Donc, mademoiselle Georgette, M. Paul achevait à peine de déjeuner, lorsque son père est arrivé en voiture. Tout guilleret, il saute sur le trottoir, m'envoie un sourire et un salut de la tête en passant devant la loge et monte à l'atelier. Au bout de dix minutes, un quart d'heure, il redescend très vite suivi de son fils ; ils passent devant la loge sans me rien dire, se jettent dans la voiture qui attendait, et les voilà partis.

Je n'ai rien compris à cela ; mais il faut, bien sûr, qu'un accident quelconque, un malheur peut-être, soit arrivé. Le père Lebrun avait l'air d'un détérioré et M. Paul était comme fou.

—Mon Dieu ! fit la jeune fille effrayée.

—Oh ! faut pas vous inquiéter, mademoiselle Georgette ; quand M. Paul va revenir, nous saurons ce qu'il y a et vous verrez que ce n'est rien.

Mais la jeune fille ne se sentait pas du tout rassurée. Ne devait-elle pas prendre part à tout ce qui arrivait de douloureux à celui qu'elle aimait ? La concierge ne paraissait pas très en peine, car elle souriait en regardant Georgette avec une sympathique admiration.

Elle prit le petit paquet de la jeune fille et le posa sur un meuble. Puis, d'un ton affectueux :

—Mettez vous à l'aise, mademoiselle Georgette, dit elle ; peut-être avez-vous les pieds froids, approchez-les du feu. Ah ! M. Paul va être bien heureux à son retour, en vous trouvant ici.

Mme Michel ne savait pas si bien dire.

—Bon, continua-t-elle, je ne sais pas vraiment où j'ai la tête aujourd'hui, je ne pense à rien ; est-ce que je ne devais pas vous demander tout de suite ce que vous désirez manger, car vous devez avoir faim. Ce n'est pas très loin Monthéry, mais on prend de l'appétit en voyageant. Voyons, qu'est-ce que je puis vous offrir ?

—Je vous remercie infiniment, madame, mais je n'ai besoin de rien.

—Ta, ta, ta, point de façons avec moi ; que dirait M. Paul, si je vous recevais comme une étrangère ? Vous êtes trop gentille pour vouloir que je sois grondée.

—Je vous assure, madame, que j'ai très bien déjeuné.

—Mais où cela ?

—Dans la maison où j'ai passé la nuit, car je n'arrive pas directement de Monthéry.

—Alors, c'est différent ; mais n'importe, vous allez tout de même prendre quelque chose ; si vous refusez, vous me feriez beaucoup de peine.

—Oh ! madame...

—Je vais vous laisser seule un instant, chauffez-vous bien en m'attendant.

Avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de son âge et de sa corpulence, elle sortit.

Elle ne tarda pas à revenir, apportant une assiette chargée de petits gâteaux et une bouteille de vin cacheté.

—Oh ! madame, fit Georgette, c'est pour moi que vous êtes allée acheter tout cela ! Je suis vraiment toute confuse.

—Laissez donc, ah ! c'est bien autre chose que je voudrais faire pour vous.

Elle couvrit la table d'une nappe bien blanche, sur laquelle elle mit une de ses plus belles assiettes et un verre. Ensuite, ayant débouché la bouteille, elle dit à la jeune fille :

—Maintenant, mademoiselle Georgette, approchez-vous de la table et

mangez ces gâteaux, que j'ai choisis chez le pâtissier de la rue Fontaine ; ils sont bons et friands, et je suis bien sûre que vous les trouverez délicieux.

En parlant, elle avait rempli le verre de vin de Bourgogne dont la couleur et surtout le bouquet accusaient l'âge respectable.

Georgette dut subir la douce volonté de la concierge, et pendant qu'elle mangeait deux ou trois gâteaux, disant que, en effet, ils étaient délicieux Mme Michel se mettait en devoir de préparer deux tasses de café.

—J'aime beaucoup le café, dit-elle gaiement, et je veux le prendre avec vous.

—Mais pourquoi ne mangez-vous pas aussi un ou deux gâteaux, buvant un verre de ce bon vin ?

—Des gâteaux comme ça, répondit en riant la concierge, c'est bien trop bon pour moi, ça me ferait tomber les dents.

Au bout d'un instant, voyant que la jeune fille ne mangeait plus :

—Comment, déjà fini ! fit-elle.

—Oui, madame, c'est assez ; je me suis même un peu forcée pour vous être agréable.

—Encore un verre de vin.

—Merci, madame, j'ai bu suffisamment.

En réalité, Georgette n'avait mangé que du bout des dents et pour faire plaisir à la concierge. Elle était inquiète et attendait Paul avec anxiété, tressaillant au moindre bruit qui annonçait l'entrée de quelqu'un dans l'allée de la maison.

Pendant, elle ne refusa point la tasse de café.

—Goûtez-moi ça, lui dit la concierge, M. Paul prétend qu'il n'en boit de meilleur nulle part.

La jeune fille le but avec plaisir ; elle avait besoin d'un excitant pour se remettre de toutes ses émotions.

Mais le temps s'écoulait, son inquiétude augmentait et elle devenait agitée, quand, tout à coup, la concierge s'écria :

—Le voilà !

—Ah ! fit la jeune fille.

Et, d'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes.

En même temps la porte de la loge s'ouvrit.

Paul poussa un cri de joie auquel un autre cri, de joie également, répondit. Paul et Georgette se précipitèrent dans les bras de l'un et de l'autre.

Tous deux laissaient échapper des soupirs de bonheur.

Paul vit sur la table l'assiette aux gâteaux, la bouteille, le verre, les tasses à café. Il tendit la main à la concierge et dit simplement :

—Merci, madame Michel.

S'adressant à la jeune fille :

—Maintenant, nous allons monter chez moi.

—Où, monsieur Paul, dit la concierge, mais prenez votre clef ; j'ai fermé la porte de votre atelier après vous avoir vu partir si drôlement avec votre père.

—Et vous désirez savoir où nous allons ? Je n'ai pas à vous le cacher : ce matin mon père est allé à Monthéry pour vous voir, ma chère Georgette ; il a appris chez vos amis Delmas ce qui s'était passé à l'hôtel du Faisan Doré, et votre départ à une heure déjà tardive de la nuit ; dès le matin, M. Delmas avait couru aux informations et appris que vous aviez pris le chemin de fer pour Paris. On pensa tout naturellement que vous étiez rendue ici. Mon père se hâta de revenir ; il prit une voiture à la gare et accourut à mon atelier, espérant nous y trouver ensemble. Jugez de ma surprise, de mon effroi, de ma douleur, en apprenant que vous deviez être à Paris depuis la veille ! Qu'étiez-vous donc devenue ? Un malheur ne vous était-il pas arrivé ?

Georgette frissonna en pensant qu'elle avait failli être victime d'un misérable.

Ah ! c'eût été un malheur épouvantable, après lequel elle n'aurait plus eu qu'à se précipiter dans la Seine pour y trouver la mort.

—Mon père et moi, continua Paul, nous nous mîmes à votre recherche ; nous allâmes d'abord à la préfecture de police, où nous n'apprîmes rien, et ensuite à la gare d'Orléans, où nous acqûmes la certitude que vous étiez bien arrivée à Paris un peu avant onze heures du soir. Mais notre inquiétude était toujours grande, nos angoisses terribles. Si je ne vous avais pas trouvée ici, ma Georgette, je me serais abandonné à mon désespoir, je serais devenu fou ! Enfin, vous voilà et je suis tout à la joie, au bonheur de vous revoir.

Mais ce n'est pas cette après-midi, c'est hier soir que Mme Michel aurait dû vous recevoir ; où donc avez-vous passé la nuit ?

—Je n'avais pas d'argent pour prendre une voiture, répondit la jeune fille en rougissant, je voulus faire le chemin à pied ; il me fut mal indiqué ou je ne compris pas bien, je me perdis dans le dédale des rues.

Alors elle raconta comment, grâce à un bon gardien de la paix, elle avait été reçue et accueillie avec beaucoup de bienveillance et de bonté dans un asile de nuit.

—Ma pauvre Georgette ! dit Paul ému jusqu'aux larmes.

La concierge pleurait silencieusement.

Le jeune homme passa le bras de Georgette sous le sien et, sans lâcher la main qu'il pressait, ils montèrent les marches de l'escalier et entrèrent dans l'atelier. Ils étaient seuls, ils allaient pouvoir s'abandonner complètement aux élans de leur tendresse.

Paul fit asseoir Georgette sur le divan et lui-même s'assit à ses pieds sur un tabouret.

Tous deux éprouaient la même ivresse et semblaient être transportés en dehors du monde réel. Lui avait dans les yeux l'éclair de la passion, mais d'une passion dégagée de toutes sensations matérielles, de toute sensualité.

Et toujours souriants, heureux, ils se regardaient, les yeux dans les yeux, chacun communicant ainsi à l'autre les impressions de son âme.

— Comme vous êtes belle, ma Georgette, dit Paul ; je n'ai jamais rencontré, dans les tableaux des plus grands maîtres, un regard aussi doux, un sourire aussi suave, une physionomie aussi adorable que la vôtre ; et je vous aime, et c'est moi que vous aimez !... Oh ! comme pour nous la vie est belle !

— Oui, Paul, mon Paul bien aimé, la vie est belle pour ceux qui s'aiment comme nous nous aimons ! Des instants comme celui-ci font oublier toutes les misères par lesquelles on a pu passer... Ah ! mon ami, que de fois il m'est arrivé de prêter l'oreille au doux murmure du vent dans le feuillage des arbres ; alors je croyais entendre votre voix qui me répétait un mot, toujours le même, et je me sentais forte contre les douleurs présentes et pleine de foi dans l'avenir.

— Ce mot, Georgette, que le vent répétait, c'est l'éternel refrain de mon cœur : Je vous aime !

Après quelques instants de silence, Paul reprit :

— Naguère encore, quand je lisais dans un roman la description d'une scène d'amour, je croyais que la plume du romancier créait des fables empruntées à un monde imaginaire ; aujourd'hui, tous les élans d'amour des héros d'un livre me semblent froids en comparaison de ce que je ressens. Oh ! ma Georgette, comme l'avenir me paraît radieux !

Elle l'écoutait souriante, les yeux humides de larmes, abîmée dans l'extase.

— Georgette, continua-t-il, ne vous semble-t-il pas que nous planons au-dessus des misères terrestres ? ne voyez-vous pas comme moi, devant nous, des horizons resplendissants de lumière ?

— Paul, je n'ai qu'un mot à vous répondre : je suis heureuse, bien heureuse !

L'âme tout entière de la jeune fille était dans ces mots.

Il y eut un nouveau silence.

— Ma bien-aimée Georgette, reprit Paul, vous n'avez pas à me dire à la suite de quelles nouvelles avanes vous vous êtes enfin décidée à quitter la maison de ce misérable Reboul ; mon père a tout appris et m'a tout raconté. Comme je vous l'ai dit, il est allé ce matin à Montlhéry ; il désirait vous voir, causer avec vous, afin de vous mieux connaître que par votre portrait.

— Paul, il est donc bien ressemblant, ce portrait ? Tout de suite en me voyant, la concierge m'a reconnue.

— Oui, il est ressemblant ; mais qu'il y manque de choses pour rendre comme je l'aurais voulu l'expression de votre regard et de votre physionomie ! Du reste, vous allez voir et vous jugerez.

Paul se leva, alla prendre le portrait dans la pièce voisine, le mit sur le chevalet et le plaça sous les yeux de Georgette.

Pendant quelques instants, silencieuse, ravie, la jeune fille contempla son image, laissant voir son admiration pour le travail de l'artiste.

— Ah ! Paul, dit-elle, vous êtes bien difficile pour vous-même. Mais cette peinture est superbe, merveilleuse de ressemblance.

Elle se dressa debout et, les yeux noyés de larmes, elle s'écria :

— Ah ! Paul, mon Paul aimé, comme je suis heureuse et comme vous me rendez fière de vous et de mon amour !

— Maintenant, ma Georgette, dit-il, il faut que je vous apprenne ce que vous ne savez pas encore ; mon père consent à notre mariage.

— Vous me l'avez fait espérer, Paul ; ainsi M. Lebrun ne repousse pas la pauvre fille ?

— Comme moi, il ne voit et ne veut voir que les qualités et la bonté de Georgette ; il a beaucoup souffert et il veut notre bonheur pour en prendre sa part.

— Ah ! je l'aimerais bien ; dites-le lui, Paul, je le lui dirai aussi en attendant qu'il me soit donné de le prouver.

La jeune fille resta un instant silencieuse, comme songeuse ; puis tout à coup :

— Paul, reprit-elle, si je retrouvais ma famille, si je devenais riche, très riche ?

Le jeune homme la regarda avec surprise, presque mécontent ; puis, souriant doucement :

— Est-ce que ma Georgette ambitionnerait la richesse, aurait des idées de grandeur, fit-il.

— Oh ! non, Paul, répondit-elle vivement, je n'ambitionne que le bonheur avec vous ; votre amour est ma grandeur !

— Mais alors, pourquoi ces paroles que vient de prononcer ma Georgette ?

— Paul, je vais vous le dire.

Et, brièvement, elle raconta la révélation qui lui avait été faite à Montlhéry par un inconnu.

Paul se mit à rire.

— Est-ce que vous avez ajouté foi aux paroles de cet homme ? demanda-t-il.

— Non, Paul, j'ai été étonnée, voilà tout. J'ai écouté cet homme sans prêter grande attention à ses paroles.

— Vous avez eu raison, ma chère Georgette. Qui est-il, cet inconnu ? Sans doute un commis voyageur facétieux, qui a voulu s'amuser un instant.

— Je le crois, Paul ; d'ailleurs je ne pensais plus à ce qu'il m'a dit, et je ne sais vraiment pas pourquoi cela vient de me revenir à la mémoire.

— Ma chère Georgette, pensons à autre chose de plus sérieux, de plus réel.

— Eh bien, Paul ?

— Ma chère Georgette, vous ne pouvez pas rester ici.

— C'est vrai. Mais qu'allez-vous faire de moi ?

— Je ne puis pas non plus installer chez mon père, c'est-à-dire sous le même toit que moi.

— Paul, j'irai où vous voudrez.

— Ma chère Georgette, je ne vois que ma mère à qui je puisse vous confier.

— Moi, chez votre mère, Paul ! Mon Dieu, mais c'est trop de bonheur ! Cependant...

— Dites, Georgette.

— Dans sa situation vis-à-vis de votre père, ne voyez-vous pas un obstacle ?

— Non, aucun ; n'est-il pas naturel que ma mère donne asile à la fiancée de son fils ? Georgette, je vais vous conduire chez elle.

Pendant qu'il se débarrassait de son veston de travail et endossait sa jaquette et son pardessus, la jeune fille regardait les deux grands tableaux destinés à l'Exposition.

— C'est beau, c'est bien beau ! dit-elle.

— C'est de vous, Georgette, que me vient l'inspiration, répondit l'artiste ; vous êtes tout entière dans mon travail.

Ils descendirent et entrèrent dans la loge, où Georgette remercia et embrassa l'excellente Mme Michel.

XXIV.—CHEZ LA MÈRE DE PAUL

Georgette ayant pris le bras de Paul, ils descendirent la rue Pigalle, se dirigeant vers le magasin de Mme Prudence.

Celle-ci était occupée avec un client lorsqu'elle vit entrer son fils accompagné d'une jeune fille qu'elle reconnut aussitôt.

Laissant à Elisabeth le soin de traiter avec le client, elle s'empressa d'aller à la rencontre des deux jeunes gens.

— Je n'ai pas besoin de demander à Paul qui vous êtes, mademoiselle Georgette ; je suis heureuse de votre visite, soyez la bienvenue.

En lui prenant la main, elle l'entraîna dans le salon, où Paul les suivit.

Alors Léonie embrassa affectueusement la jeune fille et son fils ; puis les ayant fait asseoir à côté l'un de l'autre sur le canapé :

— Maintenant, Paul, dit-elle, apprends-moi donc vite comment il se fait que Mlle Georgette soit à Paris. Ah ! je te remercie d'avoir eu la bonne pensée de nous présenter l'une à l'autre.

— Chère mère, répondit le jeune homme, c'est mieux qu'une visite que vous fait Georgette ; elle a quitté Montlhéry pour toujours ; elle est actuellement sans asile, et comme c'est à ma mère seule que je peux la confier, je vous l'amène.

— Pour demeurer avec moi ?

— Oui, ma mère, jusqu'à notre mariage.

— Ah ! mon cher fils, tu ne sais pas tout le plaisir que tu me fais, combien tu me rends heureuse !

— Si, ma mère, je savais d'avance que vous seriez heureuse d'avoir Georgette auprès de vous, heureuse de lui servir de mère.

— Mon enfant, ma chère mignonne, je vais vous aimer comme si déjà vous étiez ma fille, la femme de mon fils.

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne, dit la jeune fille très émue.

— Mais, ma chérie, répliqua Léonie, je vous aimais déjà parce que Paul vous aime ; à présent, je sens mieux encore que j'ai pour vous toute la tendresse d'une mère. Ainsi vous vous êtes décidée à quitter cette maison où l'on manquait absolument d'égards envers vous ?

— Vous pouvez dire, ma mère, où Georgette était constamment maltraitée, grossièrement injuriée.

— Oui, tu m'as parlé de cela, Paul.

— Peut-être, malgré tout, Georgette serait-elle restée encore dans cette odieuse maison, mais, hier soir, son père adoptif l'a chassée.

— Il vous a chassée ! s'exclama Léonie.

— Hélas ! oui, madame.

— Le misérable !

— Ma mère, Georgette vous racontera elle-même tout ce qu'elle a eu à souffrir à l'auberge du "Faisan doré."

— Enfin, ma mignonne, vous n'y êtes plus, vous voilà délivrée. Votre départ de Montlhéry devait forcément arriver et nous n'avons qu'à nous en réjouir. Vous n'êtes pas à votre place dans cette auberge ; ici, ma chère enfant, auprès de moi, vous oublierez vite les mauvais jours.

Vous n'avez rien apporté de Montlhéry, tant mieux.

— Si, madame, j'ai un petit paquet que j'ai laissé chez Mme Michel, la concierge.

— Et que j'apporterai ici demain, dit Paul.

— Si tu veux, mon fils. Mais moi, dès demain, j'occuperai du trousseau de Mlle Georgette et de ses toilettes ; la fiancée de Paul Lebrun ne peut plus être habillée comme une paysanne. En attendant, ma mignonne, occupons-nous de votre installation. Venez, ma fille ; viens aussi, Paul, il te sera agréable, je pense, de voir la chambre de ta fiancée.

Tous trois gravirent un escalier en colimaçon et pénétrèrent d'abord dans la chambre de la marchande à la toilette, où tout était riche et de bon goût. Ensuite Léonie ouvrit une porte et ils entrèrent dans une autre chambre, moins grande que la première, mais très coquettement meublée aussi.

— Ma chère enfant, dit Mme Prudence, cette chambre est la vôtre ; elle est, comme vous le voyez, voisine de la mienne. Du reste, je n'ai que ces deux pièces à l'entresol. Tu ne dis rien, Paul ; penses-tu que ta fiancée sera bien ici ?

— Oh ! oui, ma mère.

— Mais c'est trop beau ! dit Georgette.

— Il ne peut rien y avoir de trop beau pour vous, ma mignonne, répondit Léonie ; cette chambre n'est pas aujourd'hui ce qu'elle sera dans quelques jours, quand je l'aurai ornée. Je veux que vous soyez dans un véritable nid.

Paul, qui tenait la main de Georgette, la mit dans celle de sa mère.

— Chère mère, dit-il avec émotion, je vous confie Georgette, c'est le plus grand témoignage d'affection que je puisse vous donner ; aimez-la ma mère, aimez-la bien !

— Je l'aimerai autant que je t'aime.

Elle attira le jeune fille dans ses bras et lui mit sur le front un long baiser.

— Maintenant, reprit Paul, il faut que je vous quitte.

— Déjà ! s'écrièrent en même temps Léonie et Georgette.

— Oui, car j'ai hâte de rejoindre mon père. Demain, ma chère Georgette, je viendrai vous prendre à onze heures pour vous conduire rue Saint-Maur ; je vous présenterai à mon père et nous déjeunerons ensemble.

— Mais, mon fils, dit vivement Léonie, demain Mlle Georgette ne sera pas habillée comme il faut qu'elle le soit.

— Soyez tranquille, chère mère, répondit le jeune homme en souriant, mon père n'en fera pas moins très bon accueil à Georgette.

Paul embrassa sa mère et sa fiancée et partit.

La marchande à la toilette causa quelques instants encore avec Georgette, puis la laissa et descendit au magasin, appelée par Elisabeth.

À sept heures, elle vint chercher la jeune fille pour dîner, et à neuf heures, après qu'elles eurent pris le thé, Georgette remonta dans sa chambre pour se coucher.

Comme tous les jours, la boutique fut fermée à onze heures et demie. Alors la marchande à la toilette remonta dans sa chambre ; mais avant de se mettre au lit, elle entra sans bruit dans la chambre de la jeune fille, ayant son bougeoir à la main.

Georgette dormait, la figure calme, ayant un doux sourire sur ses lèvres entr'ouvertes.

— Elle rêve, se dit Mme Prudence.

Et, immobile, éprouvant des sensations indéfinissables, elle resta en contemplation devant le doux et charmant visage de la jeune fille.

Elle eut alors d'amères pensées.

Ah ! elle ne l'avait jamais connu, elle, ce sommeil tranquille, aux jolis rêves d'azur ? À l'âge de Georgette, elle n'avait pas été bercée par de riants et sereins visions. C'était toujours obsédée par des pensées noires, des désirs inavouables, qu'elle avait reposés sa tête sur l'oreiller.

Quand des songes passaient dans son sommeil, c'étaient des rêves troublants qui se rattachaient aux passions qui devaient tourmenter sa vie.

Toujours, toujours surgissait devant elle cette image d'un passé qu'elle ne pouvait ensevelir dans un éternel oubli.

Était-ce, à cet instant, les yeux fixés sur la jeune fille endormie, des remords qu'elle éprouvait ? Peut-être. Elle sentait qu'elle avait été prédestinée à suivre une voie déplorable, sans pouvoir revenir en arrière ; et le poids des scandales des années écoulées pesait douloureusement sur elle.

Plus que jamais, en présence de cette enfant si pure qui, déjà, était de la famille, elle sondait en frémissant la profondeur de l'atmosphère qu'elle avait creusé entre elle et son mari, entre elle et son fils. Paul l'aimait, oh ! oui, il l'aimait ; mais elle sentait qu'il ne pourrait jamais avoir pour elle ce culte qu'inspire à son fils une mère qui est toujours restée fidèle à ses devoirs.

À présent, auprès d'elle, cette belle jeune fille, qui devait être l'épouse de son fils, était heureusement à l'abri de ces entraînements auxquels elle n'avait pu résister.

Oh ! elle était bien décidée à veiller sur Georgette avec une tendre sollicitude, à lui donner des conseils comme si elle pouvait lui offrir les enseignements et l'exemple d'une vie irréprochable.

Elle éloignerait de la chaste enfant toutes les tentations dont elle sentait le danger pour les vertus les plus solides. Elle lui éviterait le contact de ces clients, de ces clientes dont la physionomie et les regards peuvent éveiller d'étranges idées dans un jeune cerveau.

Elle considérait Georgette comme une fleur délicate dont le moindre souffle malfaisant pouvait ternir la fraîcheur et la pureté.

Elle n'osa pas s'approcher du lit pour mettre un baiser sur le front de la jeune fille, malgré l'envie qu'elle en avait. Elle s'éloigna marchant à reculons, ne pouvant détacher ses yeux du visage de la belle dormeuse. Dans l'encadrement de la porte elle s'arrêta.

— Dors, ma mignonne, dors, murmura-t-elle ; oui, va, je vais bien t'aimer, autant que Paul tu auras toutes mes tendresses. Grâce à toi, peut-être verrai je un jour, d'un coin du ciel éclairé, descendre un rayon d'espoir.

Da' bout des doigts, elle envoya plusieurs baisers à Georgette, puis referma doucement la porte.

Le lendemain, ce fut la jeune fille qui se leva la première. Elle avait fait sa toilette et était déjà habillée lorsque Mme Prudence, en peignoir du matin, ouvrit la porte de sa chambre.

La jeune fille eut un petit cri joyeux, un de ces cris d'enfants qui pénètrent jusqu'au fond du cœur de la mère, et, radieuse, elle se jeta dans les bras de Léonie, en disant :

— Oh ! madame, que de reconnaissance je vous dois !

La marchande à la toilette, remuée jusqu'au fond de l'âme, embrassa Georgette, la tenant serrée contre sa poitrine.

— Ma chérie, lui dit-elle, je vais vous appeler ma fille, ne voudrez-vous pas aussi me donner le nom de mère ?

— Oh ! de tout mon cœur, ma mère.

— Voilà qui est convenu.

Elle entraîna Georgette dans sa chambre et elles s'assirent sur le canapé.

— Ma fille, dit Mme Prudence, j'ai parlé hier de votre trousseau ; je sortirai cette après-midi, et ce soir même vous aurez dans l'armoire de votre chambre, toute la lingerie qu'il vous faut. Dès hier soir j'ai fait prévenir ma couturière et elle viendra ici ce matin prendre les mesures pour les robes et costumes qu'elle aura à vous faire.

— Mais, ma mère, vous faites trop, beaucoup trop pour moi.

— Je fais et ferai pour vous, Georgette, ce qu'une mère doit faire pour sa fille ; celle qui doit être la femme de mon fils n'est plus aujourd'hui une quasi servante d'auberge, mais une demoiselle. Laissez moi faire et donnez-moi cette joie, cet orgueil qu'ont toutes les mères en voyant leurs filles bien mises.

— Je ne vous contrarierai en rien, ma mère !

— Oui, n'est ce pas ? Du reste, ma mignonne, ce que je ferai pour vous sera beaucoup aussi pour Paul.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille et, doucement, elle laissa aller sa tête sur l'épaule de Mme Prudence.

Il y eut un bout de silence.

— Ma chérie, reprit Léonie, j'ai une crainte, oui, je crains que vous ne vous ennuyiez ici.

— Oh ! ne le croyez pas ! s'écria Georgette.

— C'est que je ne pourrai pas vous tenir compagnie autant que je le voudrais, vous serez souvent dans la solitude.

— Ne pourrai-je vous être utile à quelque chose dans votre commerce ?

— Non, ma fille, non ; je ne puis faire de vous une demoiselle de boutique, la place de la fiancée de mon fils n'est pas dans le magasin.

— Je sais coudre, broder, tricoter.

— Vous pourriez donc faire quelques petits ouvrages ; mais comme je ne veux pas vous voir travailler ainsi qu'une ouvrière, vous aurez de nombreux loisirs.

— J'aime beaucoup la lecture.

— Alors je vous donnerai des livres. Aussi souvent que cela me sera possible, nous sortirons ensemble ; et puis, Paul viendra vous voir souvent ; malgré tout, le temps pourra vous paraître bien long.

— Non, non, rassurez-vous, ma... ma mère, je ne m'ennuierai pas, vous verrez.

— Oui, nous verrons. Je vais descendre au magasin et Paul ne doit venir vous prendre qu'à onze heures ; qu'allez-vous faire toute la matinée ?

— J'ai une lettre à écrire.

— Ah !

Une lettre que j'aurais dû écrire dès hier soir, mais je n'ai pas osé vous le demander.

— Pourquoi cela ? Par exemple, si vous vous gêniez en rien avec moi, je serais mécontente, très mécontente. À qui voulez-vous écrire ?

— À M. et Mme Delmas, mes bons amis de Monthléry, que je n'ai pas vus avant de partir et qui doivent être très inquiets.

— Vous avez raison, mon enfant, il faut leur écrire immédiatement.

Mme Prudence se leva descendit au rez-de-chaussée et revint bientôt, apportant à Georgette un encrier, du papier et une plume.

Peu après elle descendit, laissant la jeune fille prête à écrire.

C'était un devoir d'affection et de reconnaissance qu'allait remplir Georgette, et elle éprouvait une sorte de chagrin en pensant que M. et Mme Delmas étaient à ce moment dans une grande anxiété.

Mais ces braves gens avaient été rassurés sur le sort de leur jeune amie.

La veille, après le retour de son fils rue Saint-Maur, le père Lebrun avait envoyé une dépêche à M. Delmas, laquelle se terminait par ces mots : "Recevez lettre de Georgette."

La jeune fille achevait d'écrire sa lettre, quatre pages d'une écriture fine et serrée, lorsque Mme Prudence entra dans sa chambre, accompagnée de la couturière.

— Nous vous dérangeons, dit-elle à Georgette, qui s'était levée vivement.

— Non, ma mère, j'ai fini.

— En ce cas, c'est parfait.

Et s'adressant à la couturière :

— Vous pouvez prendre les mesures, chère madame, je n'ai plus besoin de vous faire des recommandations, je sais quel soin vous apportez toujours à votre travail ; je tiens à ce que ma fille soit parfaitement habillée, et je m'en rapporte entièrement à vous pour le choix des étoffes et des garnitures.

— Soyez tranquille, madame Prudence, répondit la couturière, vous serez contente.

Elle prit des mesures avec un soin méticuleux, puis se retira en disant que le surlendemain, dans la matinée, sa première ouvrière viendrait essayer les deux robes.

— Ma mère, dit alors Georgette, voulez-vous lire ce que je viens d'écrire ?

Léonie sourit, enveloppa la jeune fille d'un regard caressant, prit la lettre et lut.

Il y avait quelques fautes d'orthographe, mais toutes les phrases étaient correctes et d'un bon français, ce qui indiquait une aptitude particulière chez la jeune fille. Ce qui charma surtout la mère de Paul, c'est le sentiment exquis que Georgette avait mis dans sa composition ; on sentait que sa lettre avait été dictée par le cœur.

Et Mme Prudence se disait :

— Cette enfant, qui n'a jamais été que sur les bancs d'une école de village, est richement douée.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

CADEAUX
DE NOEL

CADEAUX UTILES POUR NOEL

500 costumes en splendides étoffes à robes, pas deux pareils, dans tous les prix, depuis \$1 50 chaque.
Nouveaux tweeds, 54 pices d'argenter, à feulement 75c la verge.

- - ETONNANT - -

Faïlle française noire pour \$1 la verge.
Peau de soie noire, qualité extra. \$1 la vg.
Les plus demandés pour cadeaux :
Nappes en toile, depuis 35c
Dessus de buffet, depuis 25c.
Serviettes à cabaret, depuis 20c
Serviettes de table, depuis 5c.
Doylies en toile, depuis 25c.
Esuie-mains en toile, depuis 75c.

Toiles Brodées à la Main

Petites nappes depuis \$1.00. Serviettes Huck-back depuis \$1. Serviettes de table depuis 45c Doylies depuis 35c.

TOILE A JOUR

Grand choix de nappes et serviettes en toile à jour données à 50 p.c de réduction.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Gr V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

5125 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Pour les fêtes nous venons de recevoir un grand assortiment de nouveautés en fait de

CRAVATES ET BRETelles

En Soie et en Satin, jolis Patrons

Notre assortiment de Chemises et Cravates de soirées est des plus complet

T. BRICAULT.

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

| | |
|-------------------------------|-------------|
| Capital..... | \$2,000,000 |
| Primes pour l'année 1893..... | 2,365,036 |
| Fonds de réserve..... | 2,098,326 |

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. G. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annouez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annouez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annouez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annouez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyens par jour pour la semaine finissant le 8 Décembre 1894

38,182

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitude d'intempérance, morphinisme, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communication strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

"LUBY"

LE LUBY n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme le meilleur préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANAI, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévies en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

N. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL